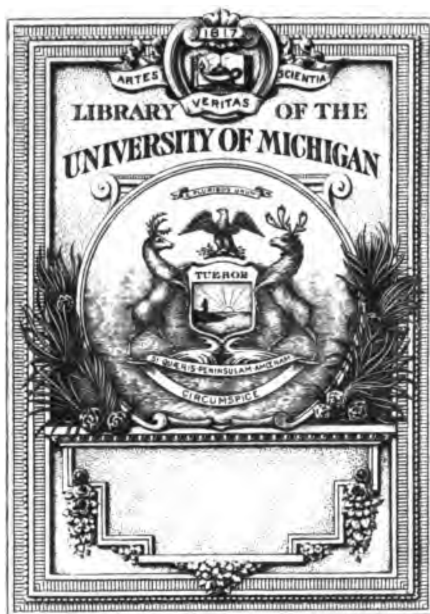
A. NOBLET.


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LE
TARTUFFE DE MŒURS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE CHÉRON.

Cette pièce fut représentée, pour la première fois, sous le titre de L'HOMME A SENTIMENS, par les comédiens Italiens ordinaires du Roi, le mardi 10 mars 1789. Elle reparut au théâtre Feydeau, jouée par les comédiens du théâtre de l'Odéon, et ayant pour second titre LE MORALISEUR, le lundi 27 octobre 1800. Ils la reprirent le mardi 19 mai 1801, au théâtre de la rue de Louvois, où ils s'établirent alors. Quelques mois après, l'auteur, l'ayant réduite en trois actes, la fit reparaître sous le titre de VALSAIN ET FLORVILLE, le samedi 5 décembre de la même année. Enfin, remise en cinq actes, elle fut représentée au Théâtre Français, le jeudi 4 avril 1815, sous le titre de L'HOMME A SENTIMENS, OU LE TARTUFFE DE MOEURS; mais à sa cinquième représentation, elle fut annoncée sous le seul titre du TARTUFFE DE MOEURS, qui lui est définitivement resté.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LE

TARTUFFE DE MOEURS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Louis Claude
DE CHÉRON;

Représentée, pour la première fois, à Paris, en 1789; et au Théâtre Français, le jeudi 4 avril 1805.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PRIX : 2 FRANCS.

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1817.

PERSONNAGES.

SUDMER, marin, oncle de Valsain et de Florville, ami de Gercour. — Il faut allier le ton marin avec de la noblesse et de la gaieté. — En habit de marin, galonné en or, au premier et second actes; en habit de Juif opulent, et perruque ronde, au troisième acte; au quatrième acte, en son même habit de marin du premier et second actes, recouvert d'une large redingote, et conservant la même perruque du troisième acte.

GERCOUR, ancien tuteur de Valsain et de Florville, tuteur de Julie. — De la noblesse, de la franchise. Il faut éviter de lui donner un ton trop crédule. — En habit riche.

VALSAIN, frère aîné de Florville. — Il doit toujours joindre, à l'apparence de la plus grande austérité, le ton de la plus grande amabilité, son but étant de plaire. Dans le second acte, hypocrite doucereux avec Julie; développant plus de franchise et d'amabilité avec Mme. Gercour; reprenant le ton d'hypocrisie avec Marton, et presque le ton de l'indifférence avec son frère. Au quatrième acte avec Mme. Gercour, il ne doit paraître que séduisant et vivement épris, il laisse tout autre caractère de côté. — Habit riche, brodé en soie.

FLORVILLE, frère cadet de Valsain. — Étourdi, ayant cependant le ton de la bonne compagnie: généreux, sensible, mais sans affectation. — En négligé, mais propre et élégant.

LAFLEUR, valet de Valsain.

UN LAQUAIS de Mme. Gercour.

Mme. GERCOUR, épouse de M. Gercour. — Très-jeune femme. Légère, inconséquente, mais montrant la plus grande dignité au premier mot que lui dit Valsain pour l'engager à manquer à ses devoirs. — Mise très à la mode.

JULIE, orpheline, pupille de M. Gercour. — De la douceur, de la noblesse. — Mise à la mode, mais un peu plus décemment que Mme. Gercour.

MARTON, vieille servante, autrefois au service du père de Valsain et de Florville, maintenant à celui de M. Gercour. — De la bonté et beaucoup de finesse. Il faut se souvenir qu'elle doit paraître avoir au moins quarante ans. — Mise proprement.

La scène est à Paris, dans une maison occupée par M. et Mme. Gercour, et où logent Valsain et Florville.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms des personnages imprimés en caractères *penchés* (ou *italiques*), indiquent qu'ils ne sont pas sur le devant de la scène.

D. L. P.

LE

TARTUFFE DE MOEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le salon de l'appartement de M. et Mme. Gercour. Il est richement meublé.)

SCÈNE I.

MARTON, seule.

Enfin grâces au ciel, notre oncle est de retour.
Nul ne le sait ici que son ami Gercour,
Et moi. Le croirait-on? moi, la dépositaire
D'un secret important, d'un secret qu'il faut taire?
C'est fort : mais le destin de Julie en dépend.
Cette chère Julie! ah! quelle aimable enfant!
Belle, bonne surtout, jeune, riche héritière,
Elle a tout en partage, et n'en est pas plus fière.
Qui veut-on pour époux lui donner cependant?
Un sage! à ce qu'on dit; un diseur éloquent...
Florville est mieux son fait. Il est loin d'être un sage,
Celui-là, j'en conviens : mais enfin à son âge...

SCÈNE II.

MARTON, JULIE entre rêveuse.

MARTON, se retournant.

Eh bien! mademoiselle; allons, de la gaîté.

JULIE.

Ah! ma pauvre Marton!

MARTON.

Julie, en vérité,
Mais vous n'êtes pas sage. Un peu de confiance;
Allons, voyons, parlez... Vous gardez le silence?

JULIE.

Que te dirai-je?

MARTON.

Tout.

JULIE.

Ne pouvoir estimer
Ce qu'on aime !

MARTON.

J'entends.

JULIE.

Et ne pouvoir aimer...

MARTON.

Ce qu'on estime. Hélas !

JULIE.

Que je suis malheureuse !

MARTON.

Votre position est vraiment douloureuse.

JULIE.

Ajoute à tout cela que le cruel Gercour...

MARTON.

Eh quoi ! votre tuteur condamne votre amour ?
Florville est éconduit.

JULIE.

Il est trop vrai, ma chère.

MARTON.

Et Valsain protégé.

JULIE.

Ce n'est plus un mystère.

MARTON.

Celui dont les vertus, les belles qualités...

JULIE.

Les nobles sentimens...

MARTON.

Un peu trop affectés,
Peut-être...

JULIE.

Mais, non pas. Ce qu'il dit est sincère :
Il fait beaucoup de bien, et surtout à son frère.

MARTON.

De qui le savez-vous ?

JULIE.

De mon tuteur.

MARTON.

Pardon ;
Mais...

JULIE.

Quoi ?

MARTON.

Votre tuteur est un homme si bon,
Qu'il ne soupçonne pas que la vertu se joue.

JULIE.

Sa femme, en ma présence, à chaque instant le loue.

MARTON.

Elle est, ainsi que vous, bien jeune.

JULIE.

J'en conviens.
Mais tout le monde enfin...

MARTON.

Est dupe. Je soutiens
Qu'il trompe tout le monde ; et j'en aurai la preuve
Pas plus tard que ce soir. Nous verrons si l'épreuve...

JULIE.

Quelle épreuve ?

MARTON, à part.

Motus. J'allais tout découvrir.
Ah ! combien à garder un secret fait souffrir !
(Haut.)
C'est que je suis instruite, entre nous, que son frère,
Forcé de s'acquitter d'une dette usuraire,
Doit s'adresser à lui. Nous verrons bien alors....

JULIE.

Crois qu'il l'obligera sans peine, sans efforts ;
J'en réponds.

MARTON.

Nous verrons si son état le touche.

JULIE.

Va, c'est bien la vertu qui parle par sa bouche.

MARTON.

Que ne l'épousez-vous, puisqu'il est à vos yeux
Si parfait, si sublime, enfin si vertueux ?

JULIE.

Sans ce fatal amour, sans cette indigne flamme
Qui brûle malgré moi dans le fond de mon âme....

MARTON.

Pour Florville et pour vous, j'en rends grâce au destin.

JULIE.

J'épouserais, je crois....

MARTON.

Qui?

JULIE.

Son frère Valsain.

MARTON.

Juste ciel!

JULIE.

Il a pris, puisqu'il faut te le dire,
Sur ma faible raison un si puissant empire;
Il a tant de vertus....

MARTON.

Florville a tant d'amour.
Gardez votre raison jusqu'à la fin du jour,
Et l'on vous prouvera que Florville....

JULIE.

Est aimable;
Hélas! je ne le sais que trop.

MARTON.

Et non moins estimable.
Que Valsain, au contraire....

JULIE.

Ah! c'en est trop, Marton.

MARTON.

Il faut jusqu'à ce soir seulement tenir bon.
Gardez entre les deux un parfait équilibre:
Me le promettez-vous? Demain vous serez libre.

JULIE.

Mais dis-moi?....

MARTON.

Promettez.

JULIE.

Fais ce que tu voudras.
Chez madame Gercour tu me retrouveras.

(Elle sort.)

MARTON.

Bon.

SCÈNE III.

MARTON, seule.

Il faut convenir que je l'échappe belle.
Trente fois j'ai failli me trahir devant elle.
L'incognito de l'oncle alors n'existait plus.
De son retour soudain une fois prévenus,
Sous des dehors fardés masquant leur caractère,
Ses neveux se seraient empressés de lui plaire;
Et ma pauvre Julie, en dépit du bon sens,
Et surtout par respect pour les beaux sentimens,
Eût au sage Valsain été sacrifiée.
Non, je ne serai point ainsi contrariée;
Et Florville proscrit peut encore espérer.
Mon maître, cependant, tarde bien à rentrer:
Il m'a, dans ce salon, ordonné de l'attendre.
L'oncle caché là-haut est pressé de descendre.
Comme il s'impatiente! Ah! bon Dieu! mais voici
Notre disgracié.

SCÈNE IV.

MARTON, FLORVILLE. (Il entre en sautant.)

FLORVILLE.

Te voilà seule ici?

MARTON.

Vous arrivez trop tard. J'étais...

FLORVILLE, l'embrassant.

Que je t'embrasse,
D'abord. Tu disais donc?...

MARTON.

Avec quelqu'un...

FLORVILLE.

De grâce,
Achève.

MARTON.

Avec Julie.

FLORVILLE.

Ah! ne m'en parle pas.

MARTON.

N'a-t-elle plus pour vous de grâces, ni d'appas?

FLORVILLE.

Elle est encor, Marton, plus aimable que belle.
Mais je me rends justice, et suis indigne d'elle.
Tu vois un malheureux, ruiné.

MARTON.

Ruiné!

FLORVILLE.

Sans ressource.

MARTON.

Faut-il qu'un jeune homme bien né...

FLORVILLE.

Marton, point de morale.

MARTON.

Eh! merci de ma vie!...

FLORVILLE

Ah! ma chère Marton, ah! fais que ma Julie
De mon oncle Sudmer attende le retour.

MARTON.

(A part.)

De votre oncle? Silence.

FLORVILLE.

Au nom de mon amour.

MARTON.

Mais à votre tuteur je sais qu'on la demande;
Et sans doute Gercour...

FLORVILLE.

Ah? dis-lui qu'elle attende.

MARTON.

Mais si votre oncle encor tardait à revenir?

FLORVILLE.

Mais... je ne saurais plus, ma foi, que devenir.
Chez les Juifs autrefois j'étais des plus en vogue;
On me considérait dans chaque synagogue
Comme un joli sujet, un homme à ménager.
Que les hommes, Marton, sont sujets à changer!
C'est en vain qu'aujourd'hui je frappe à chaque porte,
Ils ne répondent plus. Le diable les emporte!

Hier encor pourtant un ami me parla
D'un certain Alexandre à qui je dois déjà,
(Quoique jamais je n'aie entrevu son visage;
Mais chez les Juifs, Marton, c'est ainsi qu'on s'engage.)
Il doit se présenter pour traiter avec moi,
Aujourd'hui même. Il va me prêter sur la foi
Du retour de mon oncle...

MARTON, en riant.

Ah, ah!

FLORVILLE.

Quelques centaines
De pistoles.

MARTON.

J'en vois déjà plusieurs douzaines
Passer entre les mains du premier intrigant
Qui viendra près de vous à titre d'indigent;
Et le reste, ce soir, deviendra l'apanage
Des joueurs, des... Je n'ose en dire davantage.

FLORVILLE.

Marton, point de morale, ou brouillés à jamais.

MARTON.

En parlant de morale, et pourquoi désormais
N'emprunteriez-vous pas à Valsain votre frère?

FLORVILLE.

Oh! non, ce sera là ma ressource dernière.

MARTON.

Dites, dites plutôt que vous ne voulez pas
Épuiser ses bienfaits.

FLORVILLE.

Ses bienfaits! en tous cas,
Ce serait le premier.

MARTON.

Cependant on assure...

FLORVILLE.

Je n'en suis pas fâché; mais la vérité pure
Est que je n'ai mangé, depuis l'heureux moment
Où je fus de mes droits usant et jouissant,
Que le bien de mon père et celui de ma mère.
Et celui d'une vieille arrière douairière,
Qui s'avisa jadis d'avoir du goût pour moi.

De plus je reconnais avoir reçu de toi,
Mon cher oncle, en billets endossés du Bengale,
Quelques dix mille écus pendant cet intervalle.
De plus j'ai dépensé, je ne sais trop à quoi,
Huit à dix mille francs que même encor je doi;
Et dont cet Alexandre, un peu juif dans son style,
M'a fait faire, je crois, un billet de vingt mille.
Voilà l'état au vrai de mon bien. Vois, veux-tu
Me prêter de l'argent sur ce bel aperçu ?

MARTON.

Tout ce que j'ai...

FLORVILLE.

Charmante, en vérité, charmante!
Non, non, je n'en veux pas. C'est au trente ou quarante,
Où je suis attendu, que je vais de ce pas
Chercher à me tirer de mon triste embarras.
Si je gagne, voilà ma fortune assurée.
J'acquitterai d'abord une dette sacrée
Dont je ne parle pas; et quant à cet argent
Que tu viens de m'offrir si généreusement,
Je te le garantis, Marton, sans perte aucune,
A quatre cents pour cent placé sur ma fortune...
A venir.

MARTON.

Non, monsieur.

FLORVILLE.

Nul Juif de mes amis
Ne t'en aurait donné, ma chère, un si bon prix.

MARTON.

Je ne veux plus, monsieur, quoique vous puissiez dire,
Que vous me donniez rien; vous n'y pourriez suffire.
Tout ce que je possède est à vous, je le doi...

FLORVILLE, lui fermant la bouche avec sa main, et l'embrassant.

Adieu, Marton.

SCÈNE V.

MARTON, VALSAIN, FLORVILLE.

VALSAIN.

Mon frère, ah! si d'autres que moi
Vous surprenaient.. Est-on de cette extravagance?

FLORVILLE.

Je lui prouve ma joie et ma reconnaissance.

VALSAIN.

O temps ! ô mœurs !

MARTON.

Cela ne vous regarde point.

FLORVILLE.

Elle a raison, mon frère, entre nous.

VALSAIN.

A ce point
Se manquer à soi-même ! ô jeune homme ! jeune homme !

MARTON.

(A part.)

Êtes-vous donc si vieux ? Sa sagesse m'assomme.

FLORVILLE.

Ah ! çà vous plaisantez, mon frère, assurément.
Quoi ! ne peut-on donner un baiser seulement ?

VALSAIN.

Les mœurs...

FLORVILLE.

Ah ! ah ! les mœurs. Au siècle du génie
A succédé celui de la philosophie,
Qui, comme chacun sait, nous a rendus meilleurs :
Nous voilà maintenant dans le siècle des mœurs.
Il y paraît, ma foi.

VALSAIN.

C'est ce qui me désole.

FLORVILLE.

On en parle toujours, c'est ce qui me console.

VALSAIN.

A tout âge, l'on peut et l'on doit bien penser...

FLORVILLE, *s'en allant en sautant.*

A tout âge, l'on peut et l'on doit s'amuser.

SCÈNE VI.

MARTON, VALSAIN.

VALSAIN, *avec sévérité.*

Toujours jeune, étourdi... Mais vous, vous sa complice,
Marton.

MARTON.

(à part.)

Voyez l'horreur ! Il me met au supplice.

(haut.)

Vous sortez bien matin ?

VALSAIN.

Mon respectable ami,
Le bon Gercour est-il en ce moment chez lui ?

MARTON.

Non. Madame est chez elle ; elle sera charmée...
Sans doute de vous voir.

VALSAIN.

Moi, qu'à sa renommée
J'ose attenter ainsi ?

MARTON.

Quoi ?

VALSAIN.

Que, Gercour absent,
Je me permette ?...

MARTON.

Eh bien ?

VALSAIN.

Le monde est trop méchant.

MARTON.

Votre délicatesse, à vrai dire, est extrême ;
C'est manquer à la fois, à madame, à vous-même ;
Et j'ose dire encor, à Gercour, à ce bon,
Ce respectable ami.

VALSAIN, prenant le ton le plus doux.

J'aimerais mieux, Marton,
Me priver de la voir pendant toute ma vie,
Quoiqu'elle soit aimable et surtout fort jolie,
Que de porter ombrage, ou de causer enfin
A mon meilleur ami le plus léger chagrin.
Tu sais, ainsi que moi, qu'à la mort de mon père,
Il daigna m'en servir aussi-bien qu'à mon frère ;
Qu'il prit de tous nos biens l'administration,
Et voulut diriger notre éducation.
Il faudrait que je fusse un monstre bien infâme,
Pour oser faire naître un soupçon sur sa femme.

MARTON.

Vous mettez à cela tant d'affectation,
Que l'on croirait...

VALSAIN.

Je suis en contradiction
Avec les mœurs du siècle ; eh bien ! je m'en fais gloire.
A la délicatesse on peut plus ou moins croire ;
Mais la vertu, l'honneur ont pour moi tant d'appas...

MARTON, apercevant Gercour.

Voici mon maître.

VALSAIN, avec un geste d'intelligence à Marton.

Sors ; mais ne t'éloigne pas.

(MARTON sort.)

SCÈNE VII.

VALSAIN, GERCOUR.

GERCOUR.

Enfin votre santé me semble un peu meilleure,
Cher Valsain. Vous sortez de bonne heure?
C'est sûrement pour faire une bonne action.

VALSAIN.

Ou plutôt pour commettre une indiscrétion.

GERCOUR.

En seriez-vous capable?

VALSAIN.

Oui, dans le sens du monde.
Est-il rien d'excellent qu'aujourd'hui l'on ne fronde?
(Appuyant.)
Je vais faire un ingrat.

GERCOUR.

Je l'avais deviné.

VALSAIN, d'un ton hypocrite.

Mais enfin il suffit qu'il soit infortuné.

GERCOUR.

C'est ce ton de douceur, de bonté, que j'admire,
Qui vers vous, cher Valsain, si puissamment m'attire.
Vos sentimens sont beaux, nobles, mais sans fierté,
Le ton de la nature et de la vérité.
Vous échauffez mon cœur par une douce flamme...

VALSAIN, d'un ton doux et franc.

Mon ami, la douceur et l'égalité d'âme
Charment dans tous les rangs, et préviennent l

C'est par elle qu'un grand à ses inférieurs
Commande le respect sans cesser d'être aimable :
Qu'en donnant il est bon, en recevant affable :
Et l'honnête homme obscur qu'oublia la faveur,
A ces mêmes vertus dut souvent son bonheur.

GERCOUR.

Votre âme bienfaisante...

VALSAIN.

En fut souvent punie.

GERCOUR.

Je vous plains.

VALSAIN.

Non. C'est là le bonheur de ma vie.
Le sage à ses désirs est toujours limité,
Il réserve pour lui la médiocrité.
Généreux avec choix, et bienfaisant modeste,
Il donne sans regret, et vit content du reste.

GERCOUR.

Je ne puis qu'admirer ces nobles sentimens ;
Mais dans ce monde-ci, plein d'ingrats, de méchans,
Vous connaîtrez un jour comme tout se gouverne.
Revenons cependant à ce qui vous concerne.
Julie...

VALSAIN.

Espérez-vous ?

GERCOUR.

Je viens vous en parler.

VALSAIN.

Eh bien?

GERCOUR.

Eh bien, mon cher, je ne puis vous céler...

VALSAIN.

Qu'elle ne m'aime pas.

GERCOUR.

Mais elle vous révère.

VALSAIN.

Ma morale pour elle est un peu trop sévère.

GERCOUR.

Mais non pas. Sa morale est très-sévère aussi.
Vous vous convenez fort.

VALSAIN.

VALSAIN.

Vous le croyez ainsi.
L'hymen ne peut unir deux mêmes caractères;
Il aime à disputer, il lui faut des contraires.
Au physique, au moral, cette observation
Ne m'a presque jamais offert d'exception.
L'homme vif est l'époux d'une femme indolente;
De l'indolent mari la femme est turbulente.
L'ignorante recherche un savant pour époux;
La savante aime un sot, et la sage un jaloux.
La querelleuse trouve un mari pacifique;
La folle un taciturne. Et voyez au physique :
Notre voisin Oronte a le corps contrefait;
Il est goutteux, petit, vieux, et surtout fort laid;
Sa femme est grande, jeune, et jolie, et bien faite :
Il n'avoit rien pour plaire, il plut à la coquette.
Dans ses goûts, dans ses jeux, et dans ses passions,
Le sexe aime surtout les contradictions.

GERCOUR.

Ah! vous vous amusez. Julie...

VALSAIN.

Est jeune encore.

GERCOUR.

Cependant vous l'aimez?

VALSAIN.

Oui, Gercour; je l'adore.

GERCOUR.

Mais vous ne faites pas assez assidûment
Votre cour à ma femme, et voilà mon tourment.
Je serais bien plus fort pour vaincre la rebelle,
Si je pouvais agir de concert avec elle.
Mais vous la négligez.

VALSAIN.

C'est votre faute aussi,
Si je ne la vois pas, mon respectable ami.
Je le dis franchement, votre femme est légère,
Et vous la laissez libre. A son âge on veut plaire :
De la mode nouvelle affichant les excès,
Vieillissant sa jeunesse, et gâtant ses attraits,
Honteuse de devoir son teint à la nature,
Elle emprunte de l'art la brillante imposture :

C'est a lui qu'elle doit ces perfides couleurs
Qui masquent le visage, et corrompent les mœurs.
Sa parure, d'ailleurs, à ce goût assortie,
Fait, je l'avoue, un peu rougir la modestie.
L'homme qui se respecte, et garde au fond du cœur
Quelques débris encor de l'ancienne pudeur,
S'éloigne avec regret; et de nos Aspasies
Déplore en gémissant les brillantes folies.

GERCOUR.

C'est la mode, mon cher! ce grand mot-là dit tout.
Je ne veux pas m'y faire; et sur ce nouveau goût,
Je viens d'avoir encore une scène avec elle :
Vous m'en épargnerez peut-être une nouvelle.
Voyez-la donc vous-même, et dites-lui...

VALSAIN.

Comment ?
Vous pourriez jusque-là me croire inconséquent?
Vous êtes mon ami, je vous ouvre mon âme;
Mais je ne voudrais pas que jamais votre femme
Pût soupçonner... Ceci n'est que de vous à moi :
S'ouvrir à son ami, c'est penser avec soi.

GERCOUR.

Prenez-y garde au moins, Valsain, je vous supplie;
Sans elle, je ne peux répondre de Julie.

VALSAIN.

Il me suffit d'avoir votre consentement.
(En lui prenant la main.)
Votre amitié surtout.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

GERCOUR, seul.

Ce jeune homme est charmant.
(Il appelle.)
Marton!... Débarrassé de l'un et l'autre frère,
Je peux faire paraître, en sûreté, j'espère...

SCÈNE IX.

MARTON, GERCOUR.

GERCOUR.

Va mettre en liberté notre cher prisonnier...

MARTON.

Qui depuis plus d'une heure a bien dû s'ennuyer.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

GERCOUR, seul.

C'est lui qui l'a voulu. Ma femme, ni Julie,
Ne le connaissent pas, ne l'ont vu de leur vie;
C'était donc pour Florville et Valsain, ses neveux.
Quand il partit pour l'Inde, ils étaient tous les deux
Si jeunes! moi je crois tout-à-fait impossible,
Qu'après plus de quinze ans...

SCÈNE XI.

MARTON, SUDMER, GERCOUR.

SUDMER.

Ah! vous êtes visible,
Enfin?

GERCOUR.

Vous craignez tant, vous, d'être reconnu
Par des gens qui jamais ne vous ont aperçu...

SUDMER.

Mais Florville et Valsain, quand je quittai la France...

GERCOUR.

Étaient encore enfans. Le plus âgé, je pense,
Avait huit ans.

SUDMER.

Eh bien! l'un d'eux est, m'a-t-on dit,
Un libertin, sans mœurs, sans argent, sans crédit.

GERCOUR.

Hélas! mon cher ami, je n'y saurais que faire:
Florville est ruiné; mais Valsain au contraire...

SUDMER.

Florville est ruiné? ce n'est pas un grand mal :
Je le crois même un bien.

GERCOUR.

Il est original.
Quoi !... Mais vous plaisantez ?

SUDMER.

Non, d'honneur. La jeunesse
A besoin de leçons. La meilleure sagesse
Est celle qui succède à la folie.

GERCOUR.

Allons,
Messieurs les jeunes gens, écoutez ces leçons ;
Vous n'aurez pas de peine à les suivre, j'espère.

SUDMER.

Vous vous souvenez bien de feu mon pauvre frère ;
Tu t'en souviens, Marton ; il était bon, humain,
Sensible, vertueux.

MARTON.

Oui, rien n'est plus certain.

SUDMER.

Florville tient de lui. La jeunesse bouillante
Doit jeter à vingt ans le feu qui la tourmente ;
A vingt-cinq, plus ou moins, arrive la raison ;
Et la sagesse enfin dans l'arrière saison.
Cette progression est bien dans la nature,
Vous l'avoûrez.

GERCOUR.

Le reste est facile à conclure.
Ainsi donc vous pensez qu'on ne peut en effet,
A son âge...

SUDMER.

Oui, mon cher, être un homme parfait.
Je redoute, je fuis qui cherche à le paraître ;
Et je soutiens qu'il est impossible de l'être.

GERCOUR.

Quoi ! sans exception ?

SUDMER.

Oui.

GERCOUR.

C'est-à-dire peu.
J'en connais une, moi.

SUDMER.

Qui ?

GERCOUR.

Votre autre neveu.

SUDMER.

Ce jeune homme charmant, qui parle avec emphase,
Et de grands sentimens embellit chaque phrase ?

GERCOUR.

Tous les jours, par sa force, et par sa profondeur,
Il m'étonne.

SUDMER.

Et moi donc, il m'effraie, en honneur.

GERCOUR.

Il est inconcevable en effet, qu'à son âge
Valsain soit si prudent, si vertueux, si sage...

MARTON, à part.

Si perfide, si faux...

GERCOUR.

Que dis-tu ?

MARTON.

Je craindrais
De vous fâcher, monsieur : prudemment je me tais.

GERCOUR.

On sait le bien qu'il fait.

MARTON.

Oui, paroles, promesses,
Rien ne lui coûte ; mais voit-on de ses espèces ?
Il serait ruiné, c'est moi qui vous le dis,
S'il donnait la moitié de ce qu'il a promis.

SUDMER.

(A Gercour.)

Eh ! sans doute. En effet, avez-vous quelque preuve ?...

GERCOUR.

Je n'en ai pas besoin.

SUDMER, souriant.

La repartie est neuve.

GERCOUR.

Vous riez ? Mais vous-même entendrez aujourd'hui
Comme chacun l'admire et parle bien de lui.

SUDMER.

On l'admire? tant pis: oui, vous avez beau rire,
Je n'aime point ces gens que tout le monde admire;
Dont l'engoûment public fait souvent tout le prix.
Franchement dites-moi, comment a-t-il acquis
Le droit d'être admiré, chéri de tout le monde?
Il faut qu'il en ait fait une étude profonde.
Toutes sortes de gens sont donc par lui prisés?
Des sots et des méchans les vices encensés?
Tenez, mon cher Gercour, mon âme est alarmée
De ses beaux sentimens, et de sa renommée.
Dans la seule vertu trouvant assez d'appas,
Le sage la pratique, mais ne l'affiche pas.
Jamais d'un noble cœur la dignité sévère
N'a fléchi bassement...

GERCOUR.

J'aime votre colère.
Quoi donc! en voulez-vous à ce pauvre Valsain,
Parce qu'il est aimé de tout le genre humain?

MARTON.

De tout, c'est un peu fort.

GERCOUR.

Tais-toi.

MARTON.

Défunt mon maître
Était homme de sens, et devait s'y connaître.
« Quand j'entends, (disait-il) dans la société,
» Quelqu'un vantant trop haut sa rare probité,
» De cet homme de bien redoutant les approches,
» Je mets tout aussitôt mes deux mains sur mes poches. »

SUDMER.

Vous voyez que Marton pense assez comme moi.

GERCOUR.

Vous êtes prévenu, voilà ce que je voi.

SUDMER.

Point du tout. Mais je suis d'une franchise rare.

GERCOUR.

Valsain n'est pas joueur.

SUDMER.

Il est peut-être avare.

GERCOUR.

Il ne boit que de l'eau.

SUDMER.

Tant pis, en vérité.
Les gens faux sont amis de la sobriété.

GERCOUR.

Il fuit les femmes.

SUDMER.

Bon ?

GERCOUR.

Oui : ma femme elle-même.

SUDMER.

Votre femme ?...

GERCOUR.

Est comprise dans l'anathème.
Si parfois de la voir il s'impose la loi,
C'est pure complaisance, en vérité, pour moi.

SUDMER.

J'en suis fâché pour vous... Et le pauvre Florville ?...

GERCOUR.

D'excuser celui-là je ne crois pas facile.
Et Marton elle-même...

MARTON.

Avec vous je convien
Que c'est un libertin.

GERCOUR.

Que tu le connais bien !

MARTON.

Mais dans le fond, monsieur, il n'est pas si coupable.

GERCOUR, ironiquement.

Oh ! non, c'est un garçon tout-à-fait estimable.

MARTON.

Il connaît tout le prix d'une bonne action.
J'en sais de lui qu'il cache avec précaution.

GERCOUR.

Oui, persuade-nous que Florville est un sage.

MARTON.

Eh mais ! tel autre en joue ici le personnage...

GERCOUR, ironiquement.

Il n'a pas de défauts.

MARTON.

Qu'un seul, en vérité,
Si c'en est un pourtant qu'un excès de bonté;
C'est de n'avoir jamais su refuser personne.
Monsieur, ce qu'il emprunte, aussitôt il le donne.

SUDMER.

Eh bien! vous l'entendez, mon très-cher.

GERCOUR.

En deux mots,
Moi, je vais vous le peindre. Il a tous les défauts;
Il n'aime que le jeu, les femmes, et la table.

SUDMER.

Oui; mais par-dessus tout, certain objet aimable,
Qu'on appelle Julie, et que vous connaissez;
N'a-t-elle pas sur lui des droits plus prononcés?

GERCOUR.

Oh! oui, je sais fort bien qu'il la trouve adorable;
Qu'il veut l'épouser; mais... je suis inexorable;
Je la donne à Valsain.

SUDMER.

Elle y consent?

GERCOUR.

Non pas.

SUDMER.

Et vous la contraindrez?

GERCOUR.

Mais c'est bien là le cas.
Julie épouserait un libertin semblable?

SUDMER.

Si d'aucune action basse, ni méprisable,
On ne peut l'accuser, ma foi, je l'avoûrai,
Je sens que de bon cœur je lui pardonnerai.

GERCOUR.

Mais son frère...

SUDMER.

Son frère, il est beaucoup trop sage.
Je hais les précepteurs, surtout ceux de son âge.
Mais je suis à l'erreur comme un autre sujet,
Gercour, je tiens toujours à mon premier projet.
Éprouvons-les tous deux. Je n'ai point de système;
Cependant permettez que, jugeant par moi-même...

GERCOUR.

GERCOUR.

C'est fort juste.

SUDMER.

En ce cas, ayez bien soin tous deux
De cacher mon retour à messieurs mes neveux.
N'allez pas à Valsain...

GERCOUR.

(A Marton.) Je puis tout vous promettre
Sans craindre de lui nuire, ou de le compromettre.
Toi, ne va pas, Marton, révéler nos secrets
A ton ami Florville.

MARTON.

Allez, dormez en paix.
J'ai remporté sur moi, monsieur, une victoire,
A couvrir à jamais tout mon sexe de gloire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GERCOUR, MARTON.

GERCOUR.

Tu dis qu'il va descendre ?

MARTON.

Oui, monsieur, à l'instant.
Il lisait un gros livre.

GERCOUR.

Et notre oncle ?

MARTON.

Il m'attend
Pour répéter ensemble un petit bout de rôle
Relatif à l'objet...

GERCOUR.

Sudmer est vraiment drôle.
Comme il sera, Marton, ce soir, humilié
Du doute injurieux... c'est à faire pitié.
L'éprouver !... éprouver Valsain, la vertu même !
Qu'il éprouve, s'il veut, ce Florville qu'il aime,
Et qui, si je t'en crois, n'a pas un seul défaut.

MARTON.

J'entends monsieur Valsain, je retourne là haut.

SCÈNE II.

VALSAIN, GERCOUR.

(VALSAIN, en réfléchissant sur ce qu'il vient de lire, entre sans voir Gercour.)

GERCOUR.

Toujours à méditer !

VALSAIN.

J'en ai pris l'habitude.

GERCOUR.

A vos livres savans, aux beaux-arts, à l'étude,
Faudra-t-il donc toujours aller vous arracher ?

VALSAIN.

Les livres sont plus sûrs que les hommes, mon cher.

GERCOUR.

Ah ! je les connais bien : mais, mon ami, les femmes...

VALSAIN.

On les aime toujours malgré les épigrammes.

GERCOUR.

Mais la mienne me fait enrager, et je crains...
Qu'un jour... mon cher ami, sauvez-moi des chagrins,
Daignez la voir. Il faut qu'un conseil charitable...

VALSAIN.

Je vous l'ai déjà dit. Elle est jolie, aimable,
Mais je ne la vois point ou fort peu : de beaux traits,
Des grâces, n'ont pour moi que de faibles attraits.

GERCOUR.

Mais vous la rencontrez quelquefois chez Mélise ?

VALSAIN, avec indifférence.

Quelquefois. Voulez-vous, mon cher, que je vous dise ?
Je finirai, je crois, par n'y plus retourner.

GERCOUR.

Pourquoi donc ? Il vaut mieux...

VALSAIN.

Je me tue à donner
Des conseils : des plaisirs on m'impute la haine :
Je perds à les prêcher et mon temps et ma peine.
Je vais en général dans le monde fort peu ;
Je hais la médisance, et n'aime pas le jeu.
Ma jouissance à moi paraît triste, bornée;
Mais je suis, j'en conviens, content de ma journée,
Quand j'ai pu conquérir une âme aux bonnes mœurs.
Qu'importent, après tout, les discours des railleurs ?
Le bonheur véritable est dans le fond de l'âme.

GERCOUR.

C'est ce que je voudrais que sentît bien ma femme.
Elle en est encor loin, Valsain, mais voyez-la ;
Par vos sages conseils elle se guidera.

VALSAIN.

Eh bien ! je la verrai ; mais je vous le confesse,
Cela me coûte un peu.

GERCOUR.

L'amitié vous en presse.

VALSAIN.

Allons, je la verrai, vous dis-je.

GERCOUR.

En ce moment,
Vous la rencontrerez chez elle assurément;
Je viens de l'y laisser, disant mille infamies
De son prochain, avec quelques bonnes amies,
Dont elle aura grand soin d'en dire tout autant
Avec d'autres, ce soir, ou même en les quittant.

VALSAIN.

Avec elle, en ce cas, je serai fort sévère;
Car, je vous en préviens, dussé-je lui déplaire,
La franchise est, Gercour, ma première vertu.

GERCOUR.

Vous ne lui direz pas qu'ici vous m'avez vu.

VALSAIN.

Je m'en garderai bien; fiez-vous à mon zèle.

GERCOUR.

(Voyant que Valsain veut le reconduire.)

Je sors. Non, demeurez.

VALSAIN.

Je vais entrer chez elle.

SCÈNE III.

VALSAIN, seul.

Ah! madame Gercour! faut-il absolument,
Au lieu de votre ami, devenir votre amant?
Et, bien que vous n'ayez aucuns droits sur mon âme,
Faut-il brûler pour vous de la plus vive flamme?
S'il ne faut que cela .... mais est-ce un bon moyen
Pour obtenir Julie! et ne sais-je pas bien
Qu'une femme jamais ne servit sa rivale.

(Après une profonde réflexion.)

Mais on peut l'y forcer sous peine de scandale.
Entrons.

SCÈNE IV.

JULIE traversant le salon, VALSAIN.

VALSAIN, arrêtant Julie.

Belle Julie, arrêtez un moment.
Au nom de la vertu qui vous sert d'ornement,
J'oserai dire, au nom d'un sentiment plus tendre,
Aserai gnez m'écouter.

JULIE.

Valsain, je viens d'entendre
Ce que la calomnie a de plus odieux.

VALSAIN, l'interrompant vivement, d'un ton peiné.

Et l'immoralité de plus pernicieux.
Vous sortez, je le vois, de chez votre tutrice.

JULIE.

Faut-il, en l'avouant, hélas! que je rougisse!
Elle est à sa toilette : un cercle fort bruyant
L'environne.

VALSAIN.

D'abord, rien n'est plus indécent.
Hélas! elle a perdu, par son extravagance,
La première vertu des femmes, la décence.
Vous avez dû voir là....

JULIE.

Mélise, Arsinoé....

VALSAIN.

Célimène, sans doute, et la jeune Chloé.

JULIE.

Justement.

VALSAIN.

Je connais leur sotte impertinence.

JULIE.

Leur langue, intarissable en traits de médisance,
Se moque d'un époux de sa femme amoureux;
De l'infidélité fait l'éloge pompeux;
Et débite, en riant, cent sottises pareilles,
Qu'on pouvait épargner du moins à mes oreilles.

VALSAIN.

D'un cœur chaste, grand Dieu! souiller la pureté....
C'est un crime en morale, une inhumanité :

Par le vice infecter le printemps de votre âge,
C'est faire à la vertu le plus sanglant outrage.
Cependant on en rit dans la société.

(Avec intention et douceur.)

Heureux pour vous l'instant par moi tant souhaité,
Où, serrant les liens d'un hymen convenable,
Vous ferez le bonheur d'un mortel estimable,
Dont les vertus, les mœurs, l'esprit liant et doux,
S'imposeront la loi d'écarter loin de vous
Ce qui pourrait troubler par un souffle coupable,
L'innocence et la paix de votre âme adorable.

JULIE, à part.

Florville! ah! malheureux, que ne puis-je à ces traits....

(Haut.)

Dans le monde, Valsain, il est peu de portraits
Ressemblans à celui que vous venez de peindre.

VALSAIN.

N'en fût-il qu'un, Julie....

JULIE.

Eh! ne sait-on pas feindre?

VALSAIN.

On peut feindre un moment, une heure, un jour entier;
Mais je ne vois rien là qui vous puisse effrayer.

(Avec l'intention de désigner Florville.)

Qu'un jeune libertin, chargé d'énormes dettes,
Ne pouvant les payer après les avoir faites,
Pour un objet divin feigne beaucoup d'amour,
Et fasse à sa future assidûment la cour,
On conçoit bien qu'il puisse un instant se contraindre;
Mais le moment d'après il cesse d'être à craindre.
Il retombe bientôt par ses mauvais penchans,
Dans la carrière ouverte à ses déportemens;
Il fuit, dans son humeur inquiète et légère,
La bonne compagnie à son goût étrangère:
D'autant plus malheureux, qu'après avoir connu
Le bonheur que l'on goûte au sein de la vertu,
Il prouve qu'à jamais....

JULIE.

Vous êtes bien sévère.

VALSAIN.

C'est que la vertu seule a le droit de me plaire ;
Que la moralité fait tout.

JULIE, à part.

Il a raison.

Malheureuse !

VALSAIN.

Courage. Elle s'émeut.

JULIE, voulant se retirer.

Pardon.

VALSAIN, la retenant, et du ton le plus persuasif.

Un hymen vertueux peut seul charmer la vie....
Vous ne répondez pas.... adorable Julie....
Vous m'avez entendu.... Je tombe à vos genoux.

(Il se jette aux genoux de Julie.)

SCÈNE V.

JULIE, Mme. *GERCOUR*, s'arrêtant au milieu du théâtre, VALSAIN.

JULIE.

Ciel ! madame Gercour ! ô Dieu ! relevez-vous.

(Elle sort précipitamment. Valsain se relève.)

SCÈNE VI.

Mme. GERCOUR, VALSAIN.

Mme. GERCOUR, légèrement.

Il faut en convenir, l'attitude est étrange.
Je ne m'attendais pas...

VALSAIN, à part.

Donnons ici le change.

Mme. GERCOUR.

Vous aimez donc Julie ? on m'en avait parlé.

VALSAIN.

Vous ne le croyez pas ?

Mme. GERCOUR.

Vous paraissez troublé.

Cependant....

VALSAIN.

Moi ! troublé ?

Mme. GERCOUR.

De plus, cette attitude
Où je viens de vous voir ; l'extrême solitude
Où vous étiez tous deux ; sa fuite de chez moi....

VALSAIN.

Vous m'en remercîrez quand vous saurez pourquoi.

Mme. GERCOUR.

Comment ! d'aimer Julie ? une petite sotte....

VALSAIN.

Elle joue à ravir le rôle d'idiote ;
Mais elle ne l'est pas, c'est moi qui vous le dis :
C'est un petit serpent, je vous en avertis.
Vous saurez, entre nous, qu'elle adore mon frère.

Mme. GERCOUR.

Je sais qu'il l'aime, lui.

VALSAIN.

Comme il ne la voit guère....
Ce qui tout simplement prouve peu de retour,
Elle s'est figurée.... qu'il vous faisait la cour,
Et que ce seul motif....

Mme. GERCOUR.

Quoi ! cette calomnie....

VALSAIN, vivement.

Et dans son désespoir, l'innocente Julie
Menaçait de s'en plaindre.

Mme. GERCOUR.

Ah ! quelle indignité !

VALSAIN.

Je vous vois compromise. Agité, tourmenté....
Je ne vois plus que vous.... Je la presse.... conjure....
Je tombe à ses genoux, pour que cette imposture,
Qu'elle eût à votre époux débitée aujourd'hui,
Ne troublât le repos ni de vous, ni de lui....
Mais dites-moi comment, en connaissant mon âme,
Avez-vous pu penser que je l'aimais, madame ?

Mme. GERCOUR.

Elle est riche, jolie.

VALSAIN.

VALSAIN, indifféremment.

On le dit, je le crois;
Mais cela suffit-il pour diriger un choix?

Mme. GERCOUR.

Non. Mais....

VALSAIN, appuyant.

La calomnie est une rude épreuve :
Je puis vous en donner encore une autre preuve.
Votre mari, madame, a confiance en moi,
Entière confiance; il me la doit, je croi.
Son âge, ses bienfaits, son amitié sincère,
Lui donnent sur mon cœur tous les titres d'un père.
Cependant, je vous vois rarement; et pourquoi?

(Suspendant un peu son débit.)

C'est qu'il m'est revenu.... qu'on me soupçonnait, moi....
Moi, l'ami de Gercour.... j'ose dire le vôtre,
D'être l'amant de l'une, et.... coupable envers l'autre.
Vous dirai-je combien de discours controuvés....

Mme. GERCOUR.

Mais ces bruits jusqu'à moi ne sont pas arrivés.

VALSAIN.

J'ai cessé de vous voir, ils sont tombés d'eux-mêmes;
Mais j'ai pensé souvent à quels chagrins extrêmes
Vous aurait exposée un bruit injurieux,
Si je n'eusse, sur vous n'osant lever les yeux,
Renoncé quelque temps à vous voir dans le monde.
Des hommes quelle que soit la malice profonde,
Encore leur faut-il des motifs apparens
Pour leur donner le droit d'être à leur gré méchans.
Florville entre chez vous, et sur-le-champ Florville
Passe pour votre amant. Il serait inutile
De vouloir faire entendre aux calomniateurs,
Qu'un jeune écervelé, sans conduite, et sans mœurs,
Ne peut, en aucuns cas, à votre confiance
Avoir le moindre droit.

Mme. GERCOUR.

Sans blesser la décence,
Ne puis-je voir personne?

VALSAIN, avec profondeur et amabilité.

Il vous faut un ami
Sage, et dans la vertu dès long-temps affermi;

Dont la moralité soit connue, assurée;
Pour qui vous ne cessiez jamais d'être sacrée.

Mme. GERCOUR.

Ah! vous avez raison.

VALSAIN, toujours du ton le plus aimable.

Voilà le vrai bonheur;
Mais il n'existe pas avec le déshonneur.
Il faut donc nous soustraire aux propos de l'envie,
Aux rapports indiscrets qui tourmentent la vie.
Vous ne pouvez douter à quel point votre honneur
M'est cher, m'est précieux : vous savez que mon cœur
Aime encor la vertu plus que ma tendre amie.

(Il lui prend la main.)

Évitons, croyez-moi, les regards de Julie.
Vous savez ce que peut un cœur jaloux, méchant....
Pour moi, je la fuirai.... Que mon appartement....

(Adoucissant sa voix.) (Il s'apperçoit que ce mot blesse.)

Que ma bibliothéque....

Mme. GERCOUR.

O ciel! qu'osez-vous dire?

VALSAIN, vivement, et s'échauffant encore par degrés.

Mais, si vous y venez, c'est pour causer et lire.
On ne peut pas chez vous cultiver l'amitié,
Sans courir le danger d'être calomnié.
Chez moi, nous échappons aux langues médisantes;
Tranquilles, nous ferons des lectures charmantes.
Vous n'avez jamais lu Socrate, ni Platon,
La Bruyère, Rousseau, Montaigne, ni Charron :
Vous croyez, j'en suis sûr, leur morale bien triste :
À votre âge, on frémit au nom de moraliste :
Quelle erreur est la vôtre! Ah! pour notre bonheur,
Ce sont des amis vrais qui nous parlent du cœur.
Et puis, je sais combien votre âme est charitable:
J'attends chez moi, ce soir, un vieillard respectable,
Bien malheureux, bien fait pour vous toucher, je croi.
D'une bonne action je voudrais avec moi
Vous faire partager....

SCÈNE VII.

Mme. GERCOUR, UN LAQUAIS, VALSAIN.

LE LAQUAIS, *remettant une lettre à Mme. Gercour.*

De madame Mélise.

VALSAIN, *à part.*

Que je hais les fâcheux !

Mme. GERCOUR.

Permettez que je lise.

(*Elle lit bas.*)

LE LAQUAIS.

On attend la réponse.

VALSAIN, *vivement.*

Attendez-un moment.

(LE LAQUAIS *sort d'après le signe que lui fait Valsain.*)

SCÈNE VIII.

Mme. GERCOUR, VALSAIN.

Mme. GERCOUR.

Non, non, je vais rentrer dans mon appartement.
Cettte lettre demande une réponse prompte.
Vous verra-t-on ce soir chez Mélise ?

VALSAIN.

J'y compte.

(*à mi-voix.*)

Nous reparlerons là de la bonne action....

(*Mme. Gercour sort.*)

SCÈNE IX.

VALSAIN, seul.

Remettons à ce soir la déclaration.
Tout va bien : cependant, à mes projets contraire,
Notre chère Marton favorise mon frère.
Pourquoi ? Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû.
D'un jour à l'autre ici mon oncle est attendu ;
Il la connaît du temps qu'elle était chez mon père....
Enfin elle pourr [illegible] nécessaire.

SCÈNE X.

VALSAIN, MARTON.

VALSAIN.

(A Marton qui va pour sortir.)

(à part.)

Bon! la voici.—Marton!.... Faisons-lui notre cour.

MARTON.

Je venais pour parler à votre ami Gercour.
Je croyais le trouver ici.

VALSAIN.

Depuis une heure
Au moins, il est sorti.

MARTON.

Je reviendrai.

VALSAIN, la retenant.

Demeure.

MARTON, voulant toujours sortir.

Mais mon maître, monsieur....

VALSAIN, la retenant.

Il fait grand cas de toi.

MARTON.

Il faut que je lui parle.

VALSAIN.

Il me l'a dit à moi.

MARTON.

Mais....

VALSAIN.

« Je suis son ami beaucoup plus que son maître. »

MARTON.

A ses bontés, monsieur, je dois le reconnaître.

VALSAIN.

De toi, chère Marton, j'en pense tout autant.
« C'est un rare trésor. »

MARTON.

Mon cœur reconnaissant....

VALSAIN.

Reconnaissant? Marton, c'est à moi seul de l'être.
Je n'oublirai jamais....

MARTON.

Quoi?

VALSAIN, avec attendrissement.

Que tu m'as vu naître.
Que ta vive amitié, veillant à nos besoins,
De mon frère et de moi prit les plus tendres soins :
Car c'est m'aimer deux fois que de chérir mon frère.
Je crois en toi, Marton, voir revivre ma mère.

MARTON.

En moi, monsieur!

VALSAIN.

En toi.

MARTON.

Vous oubliez....

VALSAIN.

Comment?
La honte est de rougir d'un noble sentiment.
Pour toi, chère Marton, crois que je peux tout faire.

MARTON.

Monsieur, faites plutôt pour monsieur votre frère
Un effort généreux, dont il a grand besoin.
Il est dans l'embarras.

VALSAIN.

T'a-t-il donné le soin
De venir me parler?

MARTON.

Non, monsieur; mais je l'aime.

VALSAIN.

Mais tu m'aimes aussi. Que ne vient-il lui-même?
Ce que j'ai déja fait dans mille occasions....
Je ne me vante pas des bonnes actions...

MARTON, à part.

(Haut.)

Comme il ment, l'hypocrite! Il est honteux, peut-être.

VALSAIN.

Il a tort, en tout cas, il devrait me connaître;
Ne suis-je pas son frère?

MARTON.

Il est vrai.

VALSAIN.

Son ami?

MARTON.

C'est que....

VALSAIN.

L'ai-je jamais satisfait à demi?

MARTON.

Ses créanciers....

VALSAIN.

Eh bien?

MARTON.

Sont si nombreux.

VALSAIN.

Encore

A combien peut monter la somme?....

MARTON.

Je l'ignore.

VALSAIN.

Mais enfin à peu près? Si ce qu'il peut devoir
N'excédait pas, Marton, mon médiocre avoir....

MARTON.

Eh bien?

VALSAIN.

Sans hésiter, je te dirais, envoie
Ses créanciers chez moi: ce serait avec joie.

MARTON.

Monsieur, est-il possible?

VALSAIN.

Assurément, Marton.

MARTON, à part.

Se pourrait-il vraiment qu'il eut le cœur si bon?

VALSAIN, d'un ton pénétré.

Florville n'aura pas, Marton, l'âme assez dure
Pour rompre des liens formés par la nature.

MARTON, à part.

(Haut.)

Il m'étonne, d'honneur. Monsieur, en vérité....

(A part, en s'en allant.)

Oh! je vais éprouver sa générosité.

SCÈNE XI.

VALSAIN seul.

Je la tiens. Si pourtant... Oh ! rien n'est moins probable,
Puis mon frère n'est pas assez déraisonnable....

SCÈNE XII.

FLORVILLE, VALSAIN.

FLORVILLE, se frottant les mains.

Mon frère, voulez-vous me prêter de l'argent ?

VALSAIN.

Vous me prenez, mon frère, en un mauvais moment.
D'honneur, je n'en ai pas.

FLORVILLE.

Ce contre-temps m'afflige.
Vous n'avez point d'argent ?

VALSAIN.

Je n'en ai pas, vous dis-je.

FLORVILLE.

Eh ! qu'en faites-vous donc ? vous ne dépensez rien.
Accumuleriez-vous ? ce ne serait pas bien.

VALSAIN.

Ah ! je vous reconnais ; voilà de votre style.

FLORVILLE.

Tous les jours vous dînez et vous soupez en ville,
Tous les matins chez vous vous demeurez planté,
Vous passez tous les soirs dans la société ;
Vous n'êtes pas joueur : une femme jolie
N'a jamais égaré votre philosophie.
Partant point de dépense.

VALSAIN.

Ah ! que vous êtes fin !
Parce que je ne suis joueur, ni libertin,
J'accumule mon bien, et n'en fais pas usage.
Vous allez voir que c'est un défaut d'être sage.

FLORVILLE.

En tout cas ce n'est pas le mien. Cela viendra,
La jeunesse se passe, il faut arriver là.

Cependant je me trouve en une gêne horrible;
Ma situation doit vous rendre sensible.
Je suis, je vous assure, en un besoin pressant.

VALSAIN.

Et combien vous faut-il?

FLORVILLE.

Mille écus, sur-le-champ.

VALSAIN.

De les garder jamais je n'aurais le courage.
J'en ai bien quelques-uns encor, que je ménage
Pour de pauvres vieillards, de malheureux enfans,
Dont les besoins cruels sans cesse renaissans
M'épuisent tout-à-fait.

FLORVILLE.

Notre oncle du Bengale....

VALSAIN.

Voilà six mois....

FLORVILLE.

De lui, depuis cet intervalle,
Le mois passé, je crois, nous reçûmes encor
Une somme assez forte en belles pièces d'or.

VALSAIN.

Et qu'en avez-vous fait, vous?

FLORVILLE.

J'ai payé mes dettes.

VALSAIN.

Vous ne devez donc plus?

FLORVILLE.

Je dois moins.

VALSAIN.

Satisfaites
Ma juste inquiétude, et dites-moi....

FLORVILLE.

Valsain,
Je ne demande pas des avis.

VALSAIN.

Mon dessein....

FLORVILLE.

FLORVILLE.

Peut-être ai-je besoin que l'amitié m'en donne;
Mais ils sont maintenant déplacés.

VALSAIN.

Je m'étonne
Du ton que vous prenez...

FLORVILLE.

Je vous promets, d'honneur....

VALSAIN.

Il faut que je vous parle ici du fond du cœur;
Florville, j'ai pour vous l'amitié la plus pure.
Eh! qui peut-être sourd au cri de la nature!
Mais, quand le temps viendra de me payer.... alors,
Vous voudrez des délais; je ferai mes efforts
Pour vous en accorder, et je prévois qu'ensuite
Il faudra nous brouiller.

FLORVILLE.

Brouillons-nous tout de suite,
N'est-il pas vrai? l'argent du moins vous restera.

VALSAIN.

Mais non, Florville, non, je ne dis pas cela.
Vous ne voulez pas voir l'usage charitable
Que je fais de mon bien. Il est inconcevable....

FLORVILLE.

Il est vrai. Je ne suis qu'un frère. Adieu, Valsain.
Quoique ce procédé ne soit pas trop humain,
Si jamais la fortune à mes yeux méprisable,
Sur moi daigne jeter un regard favorable,
Dût-elle vous traiter un jour en ennemi,
Vous n'aurez rien perdu: Florville est votre ami.

(Gaiement, en s'en allant.)

Encor, s'il me restait quelques effets à vendre!
Allons, mes créanciers, il faudra bien attendre.

SCÈNE XIII.

VALSAIN, seul.

Il a le cœur trop bon, je le plains, mais ne puis,
Ni ne dois, sagement, me ruiner pour lui.
Cependant sa détresse est cruelle, à l'entendre.

Mais, avec le secours de mon cher Alexandre,
Il pourra s'en tirer encore cette fois.
J'aime cet Alexandre. Écrivons lui. Je dois
Lui parler avant tout. D'ailleurs j'ai pour moi-même
A lui dire deux mots d'une importance extrême.

SCÈNE XIV.

VALSAIN, MARTON.

(Elle vient voir s'il n'y a personne.)

VALSAIN, à part.

(Haut.)

Que veut Marton?... Eh quoi! ma chère, tu parais
Inquiète...

MARTON, surprise

Monsieur!....

VALSAIN.

Est-ce que tu cherchais
Quelqu'un ici?

MARTON, embarrassée.

Monsieur, point du tout; c'est un livre....
Pardon.

VALSAIN, en sortant, lui faisant un signe et un sourire d'amitié.

Non.... je sortais.

MARTON, à part.

Et nous allons te suivre

VALSAIN, revénant.

Heim! que dis-tu, Marton?

MARTON.

Rien, monsieur. J'espérais
Trouver ici....

VALSAIN.

Florville a mis ses intérêts
En de fort bonnes mains. Il me quitte, ma chère.
Avant peu, grâce à toi, je le tire d'affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

SUDMER, MARTON, retournant à la coulisse, et faisant signe à Sudmer d'entrer.

MARTON.

Il remonte chez lui. Si tout de suite....

SUDMER.

Non.
Il faut me préparer. Il n'est pas temps, Marton.
Chez ton ami Florville il faut d'abord nous rendre.
Puisque je sais par cœur mon rôle d'Alexandre,
Allons le débiter. J'ai hâte d'en finir.
Faire un rôle de juif!

MARTON.

On n'en doit plus rougir.

SUDMER.

Florville, m'as-tu dit....

MARTON.

Ne peut pas le connaître,
J'en suis très-assurée; et puis, ce juif, peut être,
Est un fort bon chrétien. N'en soyez pas surpris;
On dit qu'il en est même une foule à Paris,
Qui, sans croire manquer à la délicatesse,
Prêtent à cinq.... par mois, et qui vont à la messe.

SUDMER.

Mais c'est à cinq par an que tu veux dire?

MARTON.

Non.
Par mois, sur gage encor.

SUDMER, *levant les épaules.*

Quel siécle! Eh mais! Marton,
Je ne suis pas vêtu comme un prêteur sur gages.

MARTON.

Ah! fort bien. Ils ont tous les plus beaux équipages.
Vous arrivez de loin, il faut en convenir.
Oh! comme nous allons ce soir nous divertir!

SUDMER, *froidement.*

Peut-être. Mais allons de ce pas chez Florville.

MARTON.

Nous y serons bientôt. L'accès en est facile;
Et comme il n'a plus rien dans son appartement,
Nous trouverons la porte ouverte assurément.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Florville ; (censé être au dernier etage) elle est sans tenture; n'ayant pour tous meubles qu'un vieux fauteuil, deux vieilles chaises, une vieille commode, sans la moindre dorure, et sans serrure; un vieux miroir; et seize tableaux de portraits de famille, dans des cadres tout noircis. Les objets que quelques-uns représentent, sont décrits dans la scène V.)

SCÈNE I.

SUDMER, MARTON.

SUDMER.

Florville va venir ?

MARTON.

A l'instant. La partie
Était au dernier coup lorsque je suis sortie.

SUDMER, regardant autour de lui, et voyant la chambre presque nue.

Ma foi, rien n'est plus vrai, vous aviez tous raison
(Marton rit.)
Marton, il n'a donc plus de domestique ?

MARTON.

Non.
C'est moi qui de sa chambre ai la surintendance.

SUDMER, regardant l'appartement.

Mais tu n'as pas grand mal, si j'en crois l'apparence.

MARTON.

Il n'a plus d'autre appui dans toute la maison,
Que sa chère Julie et sa pauvre Marton :
Mais il retrouvera dans son oncle, j'espère,
Un appui plus solide encore, un second père.

SUDMER.

Va, retourne, Marton, dis lui que je l'attends.

MARTON.

J'y vais.

SUDMER.

Que mes momens sont précieux.

MARTON, en sortant.

J'entends.
Peut-être qu'aujourd'hui, monsieur, la chance est bonne.

SCÈNE II.

SUDMER, seul.

Tout est ouvert ici, ce désordre m'étonne,
Et je ne croyais pas qu'il fût à ce degré.
(Regardant autour de lui)
L'appartement n'est pas richement décoré.
Deux chaises, un fauteuil, pas même de tenture;
Une vieille commode, encore sans serrure;
Des tableaux.... quels tableaux! un vieux miroir. Parbleu!
Mes gens sont encor mieux meublés que mon neveu.
Le faste, je le vois, n'est pas son plus grand vice.
Je l'excuse à présent, et je lui rends justice;
Il peut laisser sa porte ouverte à tous venans,
De semblables trésors ne tentent pas les gens.
Il est en sûreté... Ces peintures, peut-être,
Que je dédaigne tant, sont de quelque grand maître.
Les cadres tout noircis pouvaient être fort beaux;
Mais ils n'annoncent pas des chefs-d'œuvres nouveaux.
Eh! palsambleu! ce sont des portraits de famille:
Je reconnais mon père, et mon oncle et sa fille...
Je ne m'étonne plus... oh! je vois à présent;
Sur de pareils effets on trouve peu d'argent;
Autrement mon neveu s'en fût défait sans doute.
Mais quel autre portrait?... ma foi, l'on n'y voit goutte;
Je crois... en vérité, reconnaître le mien:
Oui, morbleu! c'est bien moi; je me reconnais bien.
Mais si le drôle allait, trouvant ma ressemblance...
Bon! il était si jeune! et mon âge, et l'absence
Depuis près de vingt ans...

SCÈNE III.

SUDMER, MARTON.

MARTON.

Monsieur, votre neveu
Va venir dans l'instant.

SUDMER.

Bien sûrement?

MARTON.

Au jeu
Il a, dit-on, passé toute la nuit dernière.

SUDMER.

C'est vivre plus qu'un autre, et doubler sa carrière.
Comment donc, ce jeune homme est avare du temps?
Il a grande raison. Vivent les gens prudens!
Enfin il va venir.

MARTON.

Dans la douce espérance
De vous donner des droits à sa reconnaissance.

SUDMER.

Il peut bien y compter.

MARTON.

Je l'entends.

SCÈNE IV.

SUDMER, FLORVILLE, MARTON.

FLORVILLE, à la coulisse.

Point d'humeur,
(à Sudmer.)
Je vous rejoins bientôt. Monsieur, de tout mon cœur.
Vous m'avez attendu, pardonnez-moi, de grâce.
Marton, approche-nous des siéges.
(MARTON approche des siéges.)
Prenez place.
Marton, quel est monsieur?

SUDMER.

Votre humble serviteur.
D'être connu de vous je n'ai pas le bonheur.

FLORVILLE.

Nous ne tarderons pas, je crois, à nous entendre...
Vous me convenez fort.

MARTON.

C'est monsieur Alexandre.

FLORVILLE.

Ah! c'est vous!

SUDMER.

Comment donc?

FLORVILLE.

Je vous connais fort bien.
Vous m'avez acheté, vendu, prêté.

SUDMER.

Moi ! rien...
Où nous-sommes nous vus ?

FLORVILLE.

Nulle part, ce me semble.
Mais, puisque le hasard en ce lieu nous rassemble,
J'ai vraiment à vous voir un sensible plaisir.
De traiter avec vous j'ai le plus grand désir.
Je ne vous promets pas de grands gains usuraires ;
Je suis, pour le moment, fort mal dans mes affaires ;
Mais j'ai de bons amis qui n'ont pas tout mangé.
Comptez sur moi près d'eux.

SUDMER.

Je vous suis obligé.
(Sudmer et Florville s'asseient.)

FLORVILLE.

Voici le fait. Je suis un jeune fou.

MARTON.

Sans doute,
Vous voulez plaisanter ?

FLORVILLE.

Tais-toi. Sors, ou m'écoute.
(A Sudmer.)
Je suis donc, vous disais-je, un jeune extravagant,
Qui veut, à quelque prix que ce soit, de l'argent.
Vous me paraissez vous, un vieux pécheur, un homme
Riche, assez obligeant pour me prêter ma somme :
Moi je suis assez fou, dans le moment présent,
Pour payer l'intérêt à cinquante pour cent.
Je crois que je m'explique ; et maintenant, je pense,
Nous pouvons tous les deux traiter en assurance.

SUDMER.

Vous ne vous perdez pas en discours superflus,
Vous êtes franc.

FLORVILLE.

Très-franc.

SUDMER.

Je vous en aime plus.
Permettez, cependant, que je vous désabuse
Sur un petit article.

FLORVILLE.

Ah ! voilà de la ruse.

SUDMER.

D'honneur, je ne suis pas, moi, personnellement,
Riche assez pour pouvoir vous prêter de l'argent.
Mais j'ose me flatter d'avoir assez d'empire
Sur un ancien ami.

FLORVILLE.

Fort bien.

SUDMER.

Quoiqu'à vrai dire,
Cet homme soit un juif dans la force du mot,
Craintif jusqu'à l'excès, avare....

FLORVILLE.

C'est un sot.

SUDMER.

N'est-il pas vrai, Marton?

MARTON.

Vous n'y sauriez que faire.

FLORVILLE.

Enfin puis-je y compter?

SUDMER.

Oui, monsieur, je l'espère....
Je ne vous dirai pas qu'il ait exactement
L'argent dont vous pourriez avoir besoin....

FLORVILLE.

Comment?

SUDMER.

Mais il a des effets, de bons contrats de rente
Sur lesquels il perdra.

FLORVILLE.

Combien?

SUDMER.

Trente ou quarante
Pour cent.

(On entend du bruit au dehors.)

FLORVILLE, en se levant.

J'entends du bruit. Si par hazard, Marton,
C'étaient des créanciers, mets-les à la raison.

(SUDMER se lève.)

MARTON.

MARTON, à part.

Allons voir si Valsain agit en conscience.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SUDMER, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Je m'engage à payer enfin la différence.
Je sais bien qu'on n'a pas d'argent sans intérêt,
Et je n'en voudrais pas autrement, s'il vous plaît.

SUDMER.

C'est penser noblement; mais vous savez l'usage.
Il faudrait engager un bien, un héritage,
Pour sûreté des fonds que je vous fais prêter.

FLORVILLE.

Un bien?

SUDMER.

Terre ou maison.

FLORVILLE.

Vous voulez plaisanter.
Je n'avais qu'une rente, hélas! elle est défunte.

SUDMER.

Et comment faites-vous pour exister?

FLORVILLE.

J'emprunte.
Mais sans doute, mon cher, vous avez dans leur temps
Connu, de nom du moins, quelqu'un de mes parens?

SUDMER.

Monsieur, votre famille, il est vrai, m'est connue....
Votre père, je crois, logeait dans cette rue.

FLORVILLE.

Dans la même maison que j'habite aujourd'hui.

SUDMER.

Et qui vous est échue en partage après lui.

FLORVILLE.

Elle n'est plus à moi.

SUDMER.

Vraiment?

FLORVILLE.

Par caractère
J'ai préféré d'en être un simple locataire :
La maison est d'abord trop immense pour moi.
Dans les appartemens on logerait un roi.
Je n'ai point de chevaux, n'en aurai de ma vie,
Je n'ai conséquemment pas besoin d'écurie.
Cave, bûcher, cuisine, office et cœtera,
Je n'habiterai pas ces appartemens-là.
Mon père avait d'ailleurs un nombreux domestique :
Ce luxe est ruineux, et bien fou qui s'en pique.
Il eût fallu louer, c'est un autre embarras.
Il est, vous le savez, des gens qui n'aiment pas
A payer : les contraindre, assigner, faire vendre,
Cela n'est point du tout dans mon genre.

SUDMER, à part.

A l'entendre,
Il a du moins bon cœur.

FLORVILLE.

Enfin j'ai vendu.

SUDMER.

Bon.
Ainsi donc ?...

FLORVILLE.

C'est assez parler d'une maison ;
Il n'y faut point compter : mais la chose est égale
Si vous êtes payé. Vous savez qu'au Bengale
J'ai depuis dix-huit ans un oncle très-riche.

SUDMER.

Oui.

FLORVILLE.

Et qui doit revenir incessamment ici.

SUDMER, souriant.

Incessamment.

FLORVILLE.

Il a cent mille écus de rente.
Vous souriez, compère, et la somme vous tente.

SUDMER.

Cent mille écus là-bas sont ici tout au plus....

FLORVILLE.

Deux cent mille francs.

SUDMER.

Ah !

FLORVILLE.

Cinquante mille écus,
Soit. Ne sont-ce pas là de belles espérances,
Et pour dix mille francs de riches assurances ?

SUDMER.

Vous comptez donc déjà sur la succession ?

FLORVILLE.

Non, mais sur ses bontés.

SUDMER.

Cette présomption....

FLORVILLE.

Ah ! loin de souhaiter son immense héritage,
Sa mort m'accablerait.

SUDMER, à part.

Pas plus que moi, je gage.

FLORVILLE.

Le cher oncle est malade, hélas ! et chaque jour
Mes vœux ardens au ciel demandent son retour,
Pour que mon frère et moi, tous deux d'intelligence,
Puissions lui témoigner notre reconnaissance;
Et de son mal cruel trompant l'activité,
Lui rendre par nos soins la vie et la santé.

SUDMER, avec attendrissement.

C'est fort bien. Mais passons. On dit que votre mère,
Qui vous favorisait, vous fit son légataire
D'un service d'argent superbe.

FLORVILLE.

Il est fondu.
Je ne mange jamais chez moi, je l'ai vendu.

SUDMER.

On faisait grand récit de sa bibliothéque.

FLORVILLE.

Je ne sais. Elle était toute latine ou grecque,
Ou gauloise, du style et du temps d'Amiot.
Je n'en ai jamais pu déchiffrer un seul mot;
C'est trop savant pour moi. Je suis d'un caractère
Très-communicatif, et je crois que mon père

Avait tort de garder tant de livres chez lui.
A quoi sert-il de lire ? on sait tout aujourd'hui.

SUDMER.

Enfin vous n'avez rien ?

FLORVILLE, montrant les tableaux.

Ma race ici fourmille.
Si vous êtes jaloux de portraits de famille,
Vous ne pouviez, mon cher, aujourd'hui tomber mieux.
Tout mon appartement est plein de mes aïeux.
C'est du Wan-Dick tout pur, pas une seule croûte ;
Mais cela ne vaut rien pour vous.

SUDMER.

Très-peu, sans doute.
Attendez. Je connais un certain parvenu,
Dont aucun des aïeux jusqu'ici n'est connu,
Qui m'a fait demander une famille entière,
Dont le chef, quoiqu'issu de race roturière,
Eût fait quelque action de mérite et d'éclat,
Ou comme militaire, ou comme magistrat.
Mais vous ne voulez pas les vendre, je suppose ?

FLORVILLE.

Pour peu que vous trouviez qu'ils vaillent quelque chose,
Estimez, et prenez.

SUDMER.

Vous riez ?

FLORVILLE.

Non. Je doi ;
Pour payer, je m'adresse à ma famille.

SUDMER.

Quoi !
Vous voudriez ?..

FLORVILLE.

Sans doute. Eh, parbleu ! mon grand-père,
Ma tante, mes cousins, mon arrière grand' mère,
Prenez-les.

SUDMER, à part.

Je ne peux pardonner ce trait-là.

FLORVILLE.

Je n'en connus jamais un seul.

SUDMER.

Que fait cela ?

FLORVILLE.

Vous les traiterez bien, mon ami, je l'espère.

SUDMER.

Mieux que vous. Cependant....

FLORVILLE.

Vous êtes bien austère.

SUDMER.

Puisque vous le voulez...

FLORVILLE.

Vous vous faites prier.
Tenez, voici d'abord ma tante Dulaurier ;
C'est elle sous ma main qui tombe la première.
Elle mourut, suivant son époux à la guerre :
Elle a valu son prix dans son temps à la voir,
Mais je ne la vends pas ce qu'elle a pu valoir.
Elle est peinte en bergère, à l'abri du feuillage
D'un hêtre qui lui prête un favorable ombrage.
Ses moutons innocens paissent à ses côtés.
Que de grâces, d'attraits, de charmes, de beautés!
Fidèle Amaryllis, elle attend son Tytire.
Combien cela vaut-il? cent francs.

SUDMER.

Vous voulez rire;
Je donnerais cent francs pour ce vieux tableau-là?

FLORVILLE.

Fort bien; et les moutons, eux seuls valent cela;
Je vous donne pour rien ma tante.

SUDMER.

Allons, n'importe,
Je la prends.

FLORVILLE.

Vous avez un beau dessus de porte.
(Montrant un autre tableau.)
Mon grand oncle Richard-Achille-Marvelin :
Il fut fait prisonnier au combat de Denain ;
Mais un échange heureux le rendit à la France.
C'était un général d'une haute vaillance.

SUDMER.

Combien?

FLORVILLE.

Six cents francs.

SUDMER.

Ah !

FLORVILLE.

Je ne puis, en honneur,
Vous le donner à moins.

SUDMER.

Vous croyez donc, monsieur,
Que je puis disposer du trésor de la banque.

FLORVILLE.

Un héros, c'est bien cher.

SUDMER.

Oui, quand l'espèce en manque.
Mais rien n'est, grâce au ciel, aujourd'hui plus commun;
Et la France elle seule en fournit cent pour un.

FLORVILLE.

Vous le voulez pour rien. Oh! c'est une autre affaire!

SUDMER.

Non certes; et je vais vous prouver le contraire;
Car je le prends.

FLORVILLE.

Fort bien. Vous vous y connaissez.

SUDMER.

Ceux-là seront moins chers.

FLORVILLE.

Plus que vous ne pensez.
Ce sont deux magistrats dont l'un fut un poëte :
Mais ce qui renchérit de beaucoup votre emplette,
C'est, quoiqu'on ait tenté d'ébranler leurs vertus,
Pour la première fois qu'ils ont été vendus.

SUDMER.

On ne peut trop payer des magistrats semblables.

FLORVILLE.

Pour faire en peu de mots, sans recourir aux fables,
L'éloge de leurs cœurs, et de leurs grands talens,
Mes deux oncles étaient les d'Aguesseau du temps.

SUDMER.

Je les prends pour le prix que vous ferez vous-même.

FLORVILLE.

Eh bien, donc, deux cents francs; le prix n'est pas extrême.

SUDMER.

Deux cents francs, soit.

FLORVILLE, montrant d'autres tableaux.

Le maire avec les échevins.
Vous voyez mon grand-père, et deux de mes cousins;
Tenez, pour cent écus je vous donne le maire.

SUDMER.

C'est trop.

FLORVILLE.

Si pour ce prix vous prenez mon grand-père,
Quoiqu'à mes deux cousins je sois fort attaché,
Prenez les échevins par-dessus le marché.

SUDMER.

Allons.

FLORVILLE.

Nous en aurions pour toute la journée;
Notre affaire en deux mots peut être terminée.
Voyez si ces portraits sont tous de votre goût;
Prenez, et donnez-moi dix mille francs du tout.

SUDMER, comptant les tableaux.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... quinze, seize.

FLORVILLE, qui, pendant que Sudmer compte, a mis son portrait à part..

Le seizième n'est pas à vous, ne vous déplaise;
Vous voyez qu'il est mis à part: c'est le portrait
De mon oncle Sudmer ressemblant trait pour trait.

SUDMER.

A ce qu'on vous a dit.

FLORVILLE.

Oui.

SUDMER.

Cette préférence...

FLORVILLE.

Est un devoir sacré de la reconnaissance.
Je me souviens encor que quand j'étais enfant,
Il me gâtait.

SUDMER.

Tant pis.

FLORVILLE.

Et depuis ce moment,
J'ai tant reçu de lui de marques de tendresse,

Que je veux avec moi le conserver sans cesse,
N'eussé-je qu'un grenier pour mon appartement....

SUDMER.

Vous y voilà.

FLORVILLE.

Lui seul en ferait l'ornement.

SUDMER, à part.

(Haut.)

Je lui pardonne tout. Soit goût, soit fantaisie,
De ce cher tableau-là j'ai la plus grande envie.
Peu m'importe le prix, je m'offre à le payer.

FLORVILLE.

J'en suis fâché pour vous, mon très-cher usurier,
Mais vous ne l'aurez pas, c'est moi qui vous le jure.

SUDMER, à part.

(Haut.)

Je lui pardonne tout... Monsieur, de ma nature,
Je suis un homme étrange et tenace...

FLORVILLE.

En effet.

SUDMER.

Lorsque je me suis mis dans la tête un projet,
Je ne regarde pas à la somme.

FLORVILLE.

J'enrage.

SUDMER.

Deux cents pistoles.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER, jetant encore les yeux sur le tableau.

Non? Plus je l'envisage...
Quatre cents.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER.

Six cents.

FLORVILLE.

Non, non. Quelle fureur!
S'il vaut cela pour vous qui n'avez pas mon cœur,
Vous, que l'intérêt seul peut conduire...

SUDMER.

SUDMER.

Il me semble
Qu'en le payant autant que tout le reste ensemble,
Ce marché-là pour vous doit être avantageux.

FLORVILLE.

Non ; sans lui, je serais tout-à-fait malheureux.
Privé de mes parens dès l'âge le plus tendre,
Quoiqu'éloigné de moi, lui seul a su m'entendre.
C'est mon ange gardien ! dussiez-vous le couvrir
D'or et de diamans.... j'aimerais mieux mourir.

SUDMER, à part.

Ce coquin-là sera quelque jour un brave homme !
(Haut, tirant son portefeuille.)
Tenez, je crois avoir apporté votre somme.
La voici.
(Il tire un billet.)

FLORVILLE, après avoir regardé le billet.

Ce billet est de vingt mille francs.
Vous vous trompez, sans doute ?

SUDMER.

Il est encore temps
De vous déterminer. J'ai toujours l'espérance....

FLORVILLE.

Eh quoi ! vous persistez avec cette assurance ?

SUDMER.

Vous me refusez donc tout-à-fait ?

FLORVILLE.

Tout-à-fait.

SUDMER.

En ce cas, marché nul.

FLORVILLE.

Voici votre billet.

SUDMER, à part, en se tournant pour cacher ses larmes.

Je crains de me trahir.

FLORVILLE.

Vous gardez le silence ?
Reprenez....

SUDMER.

Non, gardez. Quant à la différence,
Nous la balancerons ensemble une autre fois.

FLORVILLE.

Eh ! mon cher Alexandre, à peine je conçois....
Mais cette confiance est du genre sublime.

SUDMER.

Donnez-moi votre main, monsieur, je vous estime.
Je vous aime.,.. pardon.

FLORVILLE.

Eh quoi ! vous moquez-vous ?

(A part.)

Il n'avait pas d'argent, voilà comme ils sont tous.

SUDMER, à part.

De vices, de vertus, quel assemblage étrange !
C'est un diable, dit-on, oh ! pour moi c'est un ange.

FLORVILLE.

Vous repentiriez-vous ?

SUDMER.

Je n'en suis pas fâché ;
Mais vous venez de faire un excellent marché.

SCÈNE VI.

FLORVILLE, seul.

Est-ce un songe ? en tout cas c'est charmant. L'honnête homme
Pour un juif ! me donner une aussi forte somme

(Saluant les tableaux.)

Pour de méchans portraits de famille. D'honneur,
Je ne vous croyais pas, messieurs, tant de valeur.
Que diable en va-t-il faire ? il perdra ses avances.

SCÈNE VII.

MARTON, FLORVILLE.

FLORVILLE, faisant courber la tête de Marton.

Marton, viens saluer tes vieilles connaissances ;
Et, prosternant ton front, viens, les larmes aux yeux,
Le cœur plein de regrets, leur faire tes adieux.

MARTON.

Je ne vous conçois pas, monsieur ; ce n'est pas l'heure
D'être gai.

FLORVILLE.

Veux-tu donc, ma chère, que je pleure?
A propos, Lisimon....Va changer ce billet;
Tâche d'avoir de l'or pour faire moins d'effet.
Tu sais du bon vieillard l'événement funeste,
Porte-lui mille écus, tu me rendras le reste.
Je vais jouer.

MARTON.

Jouer?

FLORVILLE.

Je vais finir un coup
Bien important pour moi, je dois gagner beaucoup.

MARTON.

Beaucoup? Et que dira votre chère Julie?

FLORVILLE.

Dis-lui, Marton, que c'est ma dernière folie.

MARTON.

Souvenez-vous, monsieur, du proverbe....

FLORVILLE.

Qui dit?

MARTON.

Soyez juste....

FLORVILLE.

J'entends, Marton. Sans contredit,
Les proverbes sont pleins de maximes superbes;
Mais j'écoute mon cœur, et non pas les proverbes.
Va, tu me rejoindras chez Valère.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARTON, seule.

Un bon cœur,
Et si peu de conduite. Ah! c'est un grand malheur.

SCÈNE IX.

SUDMER, MARTON.

SUDMER, accourant.

Je n'y puis plus tenir, son procédé m'enchante.

MARTON, sans voir Sudmer.

C'est un drôle de corps.... cette action touchante...

SUDMER.

Que fais-tu là, Marton ?

MARTON, sans voir Sudmer.

Il ne soupçonne pas....

(L'apercevant.)

Qui vous fait donc, monsieur, revenir sur vos pas ?

SUDMER.

Où peut-être Florville ?

MARTON.

Au champ de la victoire.

SUDMER.

Que veux-tu dire?

MARTON.

Au jeu, comme vous pouvez croire.
Qu'il est extravagant !

SUDMER.

Du moins il le paraît.
Marton, vois ; il conserve avec soin mon portrait.

MARTON.

Comment ?

SUDMER.

Dix mille francs n'ont pas pu le séduire.

MARTON.

Le bon jeune homme !

SUDMER.

Va, quoi qu'on en puisse dire,
Avant qu'il soit six mois il se réformera.

MARTON.

J'espère comme vous qu'il se corrigera.

SUDMER.

Je commence d'abord par acquitter ses dettes.

MARTON.

Mais, monsieur Lisimon, (car maintenant vous êtes
Ce parent éloigné, ce vieillard malheureux
Qui nous sollicitez depuis un mois ou deux,)
J'ai dans ce moment-ci l'ordre de vous remettre
Mille écus.

SUDMER.

Mille écus ?

MARTON.

Si vous voulez permettre.
Votre fou de neveu n'a pas plutôt reçu
Le billet que voici, que soudain, à l'insu
Des avides records qui le veillent sans cesse,
Il me charge envers vous d'acquitter sa promesse.
Comme votre besoin, je crois, n'est pas urgent,
Vous me permettrez bien de donner cet argent
A quelques créanciers que j'ai vus tout à l'heure,
Et qui, le jour, la nuit, assiégent sa demeure.

SUDMER.

Va, de ce dernier trait je lui ferai raison.
On n'a pas de défauts avec un cœur si bon.

MARTON.

J'avais dans tous les temps conservé l'espérance.

SUDMER.

Tu vois qu'on est souvent trompé par l'apparence.

MARTON.

Mais vous l'êtes ici fort agréablement.

SUDMER.

A propos, et Valsain, ce jeune homme charmant,
Bon, généreux, humain, a-t-il payé les dettes
De son frère ?

MARTON.

Ah bien, oui ! les dupes qu'il a faites
Ne sont pas, j'en réponds, si sottes qu'on le croit;
Car je ne connais pas de fourbe plus adroit.
J'aurais dû m'en fier à votre expérience ;
Monsieur, du cœur humain vous avez la science.

SCÈNE X.

GERCOUR, SUDMER, MARTON.

GERCOUR.

Eh bien ! avais-je tort?

SUDMER.

Attendez pour juger.
Quand j'aurai vu son frère....

GERCOUR.

Il court un grand danger,

En effet. Renoncez, mon cher, à l'entreprise.
Je viens de le laisser à l'instant chez Mélise.

MARTON.

Chez Mélise ! c'est bien le plus méchant démon.

SUDMER.

Et le sage Valsain fréquente sa maison !
Pardonnez, si mon cœur, de crainte d'injustice,
Ne présume pas plus la vertu que le vice.
Viens, Marton.

GERCOUR, riant.

Vous allez l'éprouver à son tour ?
Mais vous extravaguez.

SUDMER.

Mon cher ami Gercour,
C'est ce que nous verrons bientôt, ne vous déplaise :
Vous pouvez jusque-là rire tout à votre aise.
Les hommes sont remplis de contradictions ;
Je ne les juge, moi, que par leurs actions.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un cabinet d'étude (censé être au second étage); il est fort bien meublé, garni de livres. Du côté gauche est une table à côté du fauteuil de Valsain, et un paravent dans un coin au fond, derrière lequel il ne doit pas y avoir de porte, mais une croisée avec ses rideaux. Il n'y a dans ce cabinet qu'une porte au fond, et celle d'un petit cabinet de côté, en face du paravent.)

SCÈNE I.

VALSAIN, seul.

(Il est assis, et tient un livre à la main, qu'il dépose et reprend tour à tour.)

Mélise est en honneur une femme charmante;
J'ignore d'où lui vient le renom de méchante:
Elle est bonne, sensible; et son cœur généreux
Aime par-dessus tout à faire des heureux.
La coquette Gercour se forme à son école.
J'ai subjugué son âme et sa tête frivole.
Déjà je l'ai réduite à n'avoir plus que moi
Pour ami, pour conseil; à suivre en tout ma loi.
Je l'attends en ces lieux avec impatience.
Mais elle ne vient point; et toute ma science....
Légère, inconséquente, on peut la mener loin...
De m'obtenir Julie elle prendra le soin.
Qui peut la retarder? je ne peux pas comprendre....
Quand elle sait qu'ici je reviens pour l'attendre.....
Peut-être a-t-elle craint,.,.. sa réputation....
(En souriant.)
Puis, ne s'agit-il pas d'une bonne action?....
Et qui pourra d'ailleurs pénétrer ce mystère?
Je suis sûr de Lafleur.... Florville chez son frère
Ne vient presque jamais.... Par mes soins écarté,
Le cher époux enfin nous laisse en liberté.
Car, malgré le respect qu'il a pour ma personne....

SCÈNE II.

LAFLEUR, VALSAIN.

LAFLEUR.

Monsieur, un bon vieillard....

VALSAIN, à part.

Lafleur a l'âme bonne.

(Haut.)

Quel homme est-ce?

LAFLEUR.

Il paraît être dans la douleur.

VALSAIN.

Eh! que puis-je pour lui, te l'a-t-il dit, Lafleur?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

VALSAIN, à part.

Ce sera quelque importun, sans doute.

LAFLEUR.

Il vient probablement...

VALSAIN.

Eh! crois-tu que j'en doute?
Il vient me demander de l'argent, des secours;
De l'argent! comme si l'on en avait toujours.

LAFLEUR.

L'usage libéral que vous faites du vôtre....

VALSAIN.

Je ne suis pas chez moi pour lui, ni pour tout autre,
Sauf les exceptions. J'aurais trop à souffrir;
Je ne puis voir des maux que je ne puis guérir.
Laisse-moi.

SCÈNE III.

VALSAIN, seul

Ce Lafleur est un sot. De la vie
Je n'ai connu un valet de si mince génie.
Je ne sais pas où diable il va me déterrer
Des gens que pour toujours je voudrais ignorer.
On ne vient pas. Eh! mais, je me lasse d'attendre.
Ni madame Gercour, ni le cher Alexandre.

(Très inquiet.)

Alexandre surtout, je ne le conçois pas;
Lafleur m'avait juré qu'il marchait sur ses pas.
Il a tous mes papiers, tous mes secrets.... peut-être....
L'homme adroit aisément peut devenir un traître.

SCÈNE IV.

VALSAIN, Mme. GERCOUR.

VALSAIN, apercevant madame Gercour.

Mais la voici.

Mme. GERCOUR, qui est entrée en riant.

Valsain, vous avez bien perdu
D'être sorti sitôt.

VALSAIN, riant aussi.

Quoi donc ? qu'avez vous vu
De si plaisant?

Mme. GERCOUR, éclatant de rire.

Dorval, qui surprenant sa femme
Chez Mélise à l'instant, exigeait que la dame
Rentrât à la maison à dix heures du soir.
Il fallait tous les deux les entendre, les voir.
(Après un moment de réflexion.)
Mais, si j'allais, chez vous, moi-même être surprise
Par mon mari ?

VALSAIN.

D'abord, il vous croit chez Mélise.
Puis dans mon cabinet il monte rarement ;
Il me fait appeler dans son appartement,
Quand il a quelque chose à me dire, à m'apprendre,
Ou de mon amitié quelque conseil à prendre ;
Et je trouve cela raisonnable. Il est vieux,
Je suis jeune.... je dois...

Mme. GERCOUR.

Vous parlez tout au mieux.
Mais enfin, s'il montait ?... jaloux par caractère....

VALSAIN, avec confiance.

Jaloux de moi ! non, non.

Mme. GERCOUR.

Il l'est de votre frère,
Et m'en fait souvenir à chaque instant du jour.

VALSAIN.

Quoi ! toujours pour mon frère il vous croit de l'amour ?

Mme. GERCOUR.

A ma fidélité Gercour fait cette injure.

VALSAIN.

Et j'en suis indigné. Votre âme noble et pure
Peut-elle avec Florville avoir quelque rapport ?
Le vice et la vertu sont-ils jamais d'accord ?

Mme. GERCOUR.

J'aimerais!...

VALSAIN, du ton le plus caressant et le plus aimable.

Pourquoi non ?... Souffrez, je vous conjure ;
Le mal n'est pas d'aimer. Ah ! suivons la nature.
Tout dépend d'un bon choix.

Mme. GERCOUR, avec dignité.

Il est fait.

VALSAIN, dédaigneusement.

Bon!

Mme. GERCOUR.

Comment ?

VALSAIN, d'un ton doux.

Telle femme a le droit de fixer un amant....

Mme. GERCOUR.

N'est-elle pas coupable ?

VALSAIN, avec force et sentiment.

Oui, (car je suis sévère)
Lorsqu'au gré de ses vœux elle est épouse et mère ;
Lorsque libre d'avoir un époux à son choix,
D'un hymen volontaire elle a subi les loix ;
Surtout lorsque les fruits de ce lien aimable
Lui rappellent sans cesse un serment redoutable,
Et lui faisant goûter les plaisirs les plus doux,
A ses yeux attendris retracent son époux.
Mais combien peu voit-on de ces femmes heureuses
Qui portent de l'hymen les chaînes amoureuses ?
Combien, pour mettre fin à de long démêlés,
N'a-t-on pas vu d'enfans, avant l'âge immolés,
Forcés par leurs parens d'unir leur main timide
A la tremblante main d'un vieillard insipide,
Qui, non content d'avoir à la société
Refusé le tribut que doit l'humanité,
Ayant perdu sans fruit une longue jeunesse,
Dessèche encor la fleur que cueille sa vieillesse.

Mme. GERCOUR.

Il faudrait, selon vous, rompre....

VALSAIN.

Mais, franchement,
Votre sexe et le mien y gagneraient souvent.

(Avec sentiment.)

Ah ! que de malheureux gémissent en silence,
(Et j'en fais près de vous la triste expérience,)
Qu'un sort injurieux condamne sans retour
A voir en d'autres mains l'objet de leur amour;
Et réduits à brûler d'une éternelle flamme
Sans qu'un rayon d'espoir se glisse dans leur âme.
Concevez-vous, madame, un état plus affreux ?

Mme. GERCOUR, légèrement.

Seriez-vous par hasard un de ces malheureux ?

VALSAIN, avec chaleur et franchise.

Il est trop vrai; souffrez que mon cœur se soulage;
J'ai fait de la constance un long apprentissage.

Mme. GERCOUR, avec la même légèreté.

Et quel est cet objet dont vous êtes charmé,
Si cruel à vos vœux, si tendrement aimé ?

VALSAIN, d'un ton très-caressant.

Ah ! c'est le plus aimable...

Mme. GERCOUR.

Oh ! j'en étais certaine.
Voilà l'amour; il peint aussi vrai que la haine.
L'un grossit les vertus, et l'autre les défauts.
Mais n'apercevez-vous aucun terme à vos maux ?

VALSAIN.

Ah ! l'amour est timide, alors qu'il est extrême.

Mme. GERCOUR, curieuse avec légèreté.

Et connais-je l'objet ?...

VALSAIN, ayant l'air de se trahir malgré lui.

Se connaît-on soi-même !

Mme. GERCOUR, avec dignité.

Quoi, je suis !... moi, Valsain !

VALSAIN, avec hypocrisie.

Madame, deviez-vous
Le deviner si tard ? Ah ! pourquoi votre époux ?...

Mme. GERCOUR, toujours avec dignité.

Mais raisonnablement vous ne pouvez, je pense,

En vouloir à Gercour, en cette circonstance.
Il me vit le premier, le premier il m'aima;
Vous ne me connaissez....

VALSAIN, *rapidement.*

Ah! que dites-vous là?
Avez-vous pu rester un moment inconnue!
Oui, je vous adorais....

Mme. GERCOUR, *vivement.*

Comment! sans m'avoir vue?

VALSAIN, *rapidement.*

Que vous êtes injuste! Ah! c'est vous dont l'orgueil
Ne m'honora jamais du plus léger coup d'œil.
En vain autour de vous un flot d'amans s'écoule,
Vous ne me voyiez pas, car j'étais dans la foule.

Mme. GERCOUR, *avec dignité.*

Vous deviez déclarer à ma mère....

VALSAIN.

Qui! moi!
Quand vous étiez promise, oser...

Mme. GERCOUR, *avec la plus grande noblesse.*

Eh mais! pourquoi,
Valsain, en ce moment osez-vous davantage?
Me respectez-vous moins depuis mon mariage?

VALSAIN.

Quand on vous a contrainte à serrer un lien...

Mme. GERCOUR, *de même.*

Mais enfin c'est tromper, et vous le savez bien.

VALSAIN, *d'un ton caressant, s'animant d'une manière très-vive.*

Vous ne trompez personne. Eh mais! c'est une enfance.
Loin de moi le projet d'alarmer l'innocence!
Il serait trop indigne et de vous et de moi;
Il faut, pour être heureux, être content de soi.

Mme. GERCOUR.

Mais mon époux....

VALSAIN.

N'est pas venu jusqu'à son âge
Sans connaître du monde et les lois et l'usage;
Il ne veut seulement qu'échapper aux propos,
Fruits de l'oisiveté des méchans et des sots.

Il n'est point dans mon cœur, il n'est pas dans le vôtre,
De vouloir être heureux par le malheur d'un autre....

Mme. GERCOUR, *avec inquiétude.*

Mais quand paraîtra donc ce vieillard à mes yeux?

VALSAIN, *jouant la plus grande passion.*

Que sais-je? Ah! je ne vois que vous seule en ces lieux!
Pardonnez à mon cœur trop tendre et trop sensible,
De la divinité c'est un présent terrible,
Dont l'excès, je l'avoue, ajoute à la douleur;
Mais s'il double la peine, il double le bonheur.
Ah! malheur aux cœurs froids qui dans l'indifférence,
Goûtent de n'aimer rien la triste jouissance.
Le ciel vous fit pour plaire : avec autant d'appas,
Vous aurait-il fait don d'un cœur pour n'aimer pas?
Livrons à leurs remords ces femmes aveuglées
Qui, toujours dans la foule, et toujours isolées,
N'éprouvent que des goûts, jamais un sentiment;
Ont mille adorateurs, et n'ont pas un amant.
Pour nous qu'un doux penchant entraîne l'un vers l'autre,
Que mon cœur soit toujours le confident du vôtre;
Que le plus tendre amour enchaîne pour jamais
Deux cœurs que pour s'aimer la nature avait faits.

(Il se jette aux genoux de Mme. Gercour.)

Mme. GERCOUR, *très-inquiète.*

Qu'osez-vous espérer?

VALSAIN.

Ah! je ne suis plus maître
De mes transports....

Mme. GERCOUR, *avec indignité.*

Où suis-je? et n'êtes-vous qu'un traître?

VALSAIN, *très-troublé.*

O Ciel! j'entends du bruit.

Mme. GERCOUR, *avec joie.*

Tant mieux.

VALSAIN.

C'est fait de nous.
Ouvrez ce paravent, et fermez-le sur vous.

Mme. GERCOUR, *avec une noble fermeté.*

Pourquoi donc me cacher? je ne suis point coupable.

VALSAIN, dans le plus grand trouble et rapidement.

Vous n'en seriez pas moins jugée impardonnable.
Le monde est si méchant... Si c'était votre époux !....
C'est lui-même.

Mme. GERCOUR, extrêmement troublée.

Grand Dieu !

VALSAIN.

Fuyez donc son courroux.

(Il fait cacher Me. Gercour derrière le paravent.)

SCÈNE V.

Mme. GERCOUR, cachée derrière le paravent, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN, allant au-devant de Gercour, et affectant de la tranquillité. (à part.)

Ah ! c'est vous, mon ami ; qu'avez-vous ? Que présage....

GERCOUR.

J'ai besoin de vous voir.

VALSAIN.

Parlez.

GERCOUR.

Vous êtes sage,
Vous ; vous savez régler votre âme à votre gré :
Jamais les passions ne vous ont égaré :
Vous êtes en un mot un philosophe austère.

VALSAIN, à part.

Le moment est bien pris.

GERCOUR.

J'étouffe de colère,
Moi.

VALSAIN.

Daignez confier à votre ami...

GERCOUR.

Je sors
D'une maison, où j'ai, malgré tous mes efforts
Pour me bien contenir, failli faire une scène
Affreuse, épouvantable.

VALSAIN.

(A part.)

O mon Dieu! Quelle gêne!

(Haut.)

Eh bien?

GERCOUR.

On parlait bas dans un coin du salon:
Mais bientôt j'entends rire et prononcer mon nom.

VALSAIN, inquiet.

Comment?

GERCOUR.

C'était celui de ma femme. J'écoute
Avec attention; et ce que je redoute
Depuis long-temps, se trouve à la fin éclairci.
Je suis assassiné, déshonoré, trahi.

VALSAIN, plus inquiet.

Trahi! vous!

GERCOUR.

Par ma femme.

VALSAIN, de même.

O ciel!

GERCOUR.

Par elle-même;
Et jugez, s'il se peut, de mon chagrin extrême,
Par un jeune homme à qui j'ai servi de tuteur.

VALSAIN, extrêmement inquiet.

Vous croiriez!....

GERCOUR.

L'on n'a pas nommé le séducteur.

VALSAIN, à part, et se remettant un peu.

Tant mieux.

GERCOUR.

Quoi qu'il en soit, vous croyez bien, je pense,
Que je n'ai pu rester un moment en balance.
J'aurais pu soupçonner, moi, j'en serais confus,
L'homme que je respecte et que j'aime le plus;
Non, non, jamais.

VALSAIN, à part.

De moi, se rirait-il lui-même?

GERCOUR.

Enfin, ma femme...

VALSAIN, d'un ton persuadé et vif.

Elle est vertueuse, et vous aime.

GERCOUR.

Beaucoup. Où croyez-vous qu'elle soit maintenant?

VALSAIN, de même.

Quelque part qu'elle soit, je réponds....

GERCOUR.

Cependant
J'ai de fortes raisons pour la croire infidèle.

VALSAIN, de même.

Mais lorsque je vous dis que je vous réponds d'elle.
Gercour, de l'apparence il faut se défier :
A de faux bruits craignez de la sacrifier.

GERCOUR.

Lorsqu'en ce moment même elle est avec l'infâme....
Sans doute....

VALSAIN, extrêmement contraint.

En sa faveur souffrez que je réclame....

GERCOUR.

Vous frémissez vous-même.

VALSAIN.

Oui... je frémis.... d'horreur.

GERCOUR.

Je reconnais bien là, mon ami, votre cœur.

VALSAIN, à part.

De mille traits cruels mon âme est poignardée.
(haut.)
Mais aussi votre crainte est-elle bien fondée?....
Je suis... non moins que vous.... délicat sur l'honneur.

GERCOUR.

Florville....

VALSAIN, vivement.

Eh bien! mon frère?....

GERCOUR.

Est son vil séducteur.

VALSAIN, à part, se remettant tout-à-fait.
(haut.)

Je respire! Est-il vrai? Non... il est impossible....
Ce procédé, Gercour, serait par trop horrible.

Je

Je connais ses défauts, ses penchans à l'erreur,
Mais il sont dans sa tête, et non pas dans son cœur.

GERCOUR.

Moi! qui l'aimai quinze ans, et lui servis de père!
C'est ce qui plus encor, Valsain, me désespère.
Vous ne concevez pas....

VALSAIN, d'un ton pénétré.

Ah! je sens vivement
Ce qu'un pareil soupçon doit avoir d'affligeant
Pour un cœur aussi tendre, aussi bon que le vôtre.
Mais on les calomnie, à coup sur, l'un et l'autre.
Dans le monde qu'on fasse un conte un peu méchant,
Des cent bouches d'airain que libéralement
L'imagination prête à la renommée,
Dans ces occasions pas une n'est fermée.
Le vulgaire, à la fois curieux et malin,
Croit tout avidement, croit tout sans examen.
Quant à nous...

GERCOUR.

Au surplus, je vous demande en grâce
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe
Entre nous. Si le temps peut la justifier,
Mes soupçons indiscrets pourraient l'humilier.

VALSAIN.

(à part.)

Sans doute. Il est trop tard.

GERCOUR.

Je me sens plus tranquille.
Parlons donc maintenant de ma jeune pupille :
Elle paraît se rendre, et j'espère bientôt....

VALSAIN, baissant un peu plus la voix, et menant Gercour du côté opposé au paravent.

Gercour, sur ce sujet, de grâce, pas un mot.
Pour un autre moment, réservez, je vous prie,
Ce qui peut concerner le bonheur de ma vie.
Je suis trop affecté... Ce sont là de ces coups...
Non, mon cher, je ne puis m'occuper que de vous.

SCÈNE VI.

Mme. GERCOUR cachée derrière le paravent, LAFLEUR, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN.

Qu'est-ce?

LAFLEUR.

C'est de la part de monsieur votre frère.

VALSAIN, avec humeur.

Que veut-il?

LAFLEUR.

Vous parler.

VALSAIN.

Je ne puis.

GERCOUR.

Au contraire,

Qu'il vienne.

(LAFLEUR sort.)

SCÈNE VII.

Mme. GERCOUR cachée derrière le paravent; VALSAIN, GERCOUR.

GERCOUR, prenant Valsain à part, et très-vivement.

Il faut, Valsain, que je sois éclairci.
Le hasard à propos conduit Florville ici.
Quoi que vous m'ayez dit pour calmer ma colère,
Je sens que j'ai besoin de percer ce mystère.
Mettez sur ce sujet la conversation.

VALSAIN, avec trouble et rapidité.

Commettre envers mon frère une telle action!
Moi!

GERCOUR.

C'est rendre à tous deux un important service.
J'ai commis envers lui peut-être une injustice,
Et je voudrais n'avoir rien à lui reprocher.
Il va venir, allons. Où vais-je me cacher?
Ce paravent me semble une retraite sûre;

(Il va vers le paravent (1), VALSAIN le retient, et Mme. GERCOUR s'enfonce davantage derrière le paravent. GERCOUR continue d'un ton très-étonné et inquiet.)

Mais elle est occupée. Ah! parbleu, l'aventure

(1) *Mme. Gercour*, cachée derrière le paravent; Gercour, Valsain.

Ne serait pas du tout amusante à mon gré.
Quelqu'un nous écoutait.

VALSAIN, toujours retenant Gercour.

Qui donc ?

GERCOUR.

J'aurais juré
Que j'entendais le bruit d'une robe de femme.

VALSAIN, de même.

Vous riez.

GERCOUR, voulant aller vers le paravent.

Voyons donc.

VALSAIN, de même.

Ce n'est rien, sur mon âme.
Ou le rideau, peut-être...

GERCOUR.

On nous trompait tous deux.
Les femmes, vous savez, ont l'esprit curieux :

(VALSAIN, par ses gestes, veut repousser cette idée.)

Dans votre appartement, Valsain, il en est une,
A coup sûr. Je pourrais parier ma fortune
Qu'à l'heure où je vous parle, en ce même moment....

VALSAIN, retenant Gercour avec force, et dans le plus grand trouble, mais avec rapidité.

Allons, je vois qu'il faut vous parler franchement.
C'est.... recevez, Gercour, ma confidence entière....
Vous n'en parlerez pas.... une jeune ouvrière
Qui loge ici tout près.... un enfant de.... quinze ans,
Tout au plus. Elle vient ici de temps en temps....
Elle est honnête, sage, en vérité. Sa mère
A huit ou dix enfans, elle est dans la misère....
Elle était avec moi quand vous êtes entré....
Ce n'est pas qu'elle soit fort jolie à mon gré ;
Mais ces petites gens ont, pour leur subsistance,
Besoin de ménager jusques à l'apparence.

GERCOUR.

J'entends.

VALSAIN, reprenant encore plus vivement.

Elle est si pauvre, et ses parens n'ont rien.
Je partage avec eux la moitié de mon bien.
Moi, je ne suis heureux que par la bienfaisance.

(Du ton le plus touché, le plus sentimental.)

C'est par ceux que le ciel fit naître dans l'aisance,
Que sur les malheureux il répand ses bienfaits.

GERCOUR.

Dites-moi donc son nom?

VALSAIN, avec modestie.

Je ne le sais jamais:
Les noms des malheureux, toujours je les oublie.
Et ne le sont-ils pas assez, sans qu'on publie...

GERCOUR.

Mais elle peut jaser.

VALSAIN, du ton de la confiance.

Vous craignez un enfant?

GERCOUR.

Non pas, assurément.... j'aimerais mieux pourtant....

VALSAIN.

Je la ferais sortir sur-le-champ pour vous plaire;
Mais Florville....

GERCOUR.

Eh bien, quoi?

VALSAIN.

Vous connaissez mon frère...
Il ne respecte rien... Mais vous-même plutôt,
Daignez nous laisser seuls.

GERCOUR.

Je ne suis pas si sot.
Trop long-temps le jouet des discours de la ville,
Je veux savoir enfin que penser de Florville;
De ma femme surtout. Je veux être éclairci

(Ouvrant une porte de cabinet.)

Par moi-même.... Et, tenez, je serai bien ici,
Je crois. (1)

VALSAIN, à part, au comble du trouble.

Que faire?

GERCOUR.

Il vient.

VALSAIN.

Non, non.

(1) *Mme. Gercour*, cachée derrière le paravent; Valsain, Gercour.

GERCOUR.

Je fais retraite.

(Il entre dans le cabinet.)

VALSAIN, à part.

Grand Dieu !

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Vous êtes sûr qu'elle sera discrète ?

(VALSAIN lui fait signe de fermer la porte du cabinet sur lui. Pendant le reste de la scène, il se tient au milieu du théâtre et répond alternativement à M. et à Mme. Gercour, en faisant un pas, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Cette scène doit se jouer très-rapidement.)

Mme. GERCOUR, entr'ouvrant le paravent.

Puis-je sortir ?

VALSAIN.

Oh ! non.

(Mme. GERCOUR se recache.)

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Surtout, appuyez bien
Sur le fait.

VALSAIN.

Soyez sûr que je n'oublîrai rien.

(M. GERCOUR retire la porte sur lui.)

Mme. GERCOUR, entr'ouvant le paravent.

Je dois....

VALSAIN.

Je vous conjure en tremblant de vous taire.

(Mme. GERCOUR se recache.)

GERCOUR, entr'ouvant la porte du cabinet.

Il faut....

VALSAIN, se jetant sur la porte du cabinet, et la fermant.

Taisez-vous donc, j'entends venir mon frère.
La femme et le mari cachés tous deux chez moi !
Ma situation me consterne d'effroi.

SCÈNE VIII.

Mme. *GERCOUR* cachée derrière le paravent; FLORVILLE, VALSAIN, *GERCOUR*, dans le cabinet.

(Pendant cette scène, Gercour entr'ouvre de temps en temps la porte du cabinet pour guetter Valsain, qui lui fait signe de la refermer.)

FLORVILLE, parlant à Lafleur qui le retenait.

J'entrerai malgré toi.

(A Valsain.)

Ce coquin-là, mon frère,
Me disait que Gercour et vous parliez d'affaire.

VALSAIN, cherchant à se remettre.

Il sort dans ce moment.

FLORVILLE.

Eh bien ! le vieux jaloux ?...

VALSAIN, à demi-voix.

Savez-vous bien qu'il est furieux contre vous ?

FLORVILLE.

Bon ! il ne m'a jamais prêté la moindre somme,
Il n'a pas de raison.

VALSAIN.

Non. Mais ce galant homme
Se plaint que vous troublez son repos.

FLORVILLE.

Moi ! je dors
Tout le jour, et je suis toute la nuit dehors :
Je ne puis donc troubler le repos de personne.

VALSAIN.

Vous m'entendez fort bien.... Entre nous, il soupçonne...

FLORVILLE.

Quoi ? que j'aime sa femme ! Avec réflexion
Je ne ferai jamais une lâche action ;
Et c'en serait, je crois, une indigne, une infâme,
Que de vouloir séduire et corrompre la femme
D'un homme à qui je dois, quoiqu'il m'ait maltraité,
Reconnaissance, amour, respect, fidélité;
Mon frère, ainsi que vous, je m'en crois incapable.
S'il arrivait pourtant qu'une personne aimable
Se mit dans mon chemin, là, volontairement ;
S'il arrivait encor, par un hasard charmant,
Qu'avec un vieil époux elle fût mariée...

Et le jour et la nuit par lui contrariée...
Je crois que je pourrais... pour finir ses tourmens,
Emprunter quelques-uns de vos beaux sentimens.

VALSAIN.

L'homme qui ne craint point...

FLORVILLE.

Oh! trêve à la sagesse;
Vous avez beau chanter et répéter sans cesse
De grands mots, je devrais moi-même être surpris...
Je vous ai cru, mon frère, un de ses favoris.

VALSAIN, l'emmenant du côté opposé à Gercour.

Moi!

FLORVILLE.

De certains coups d'œil lancés de part et d'autre...

VALSAIN.

Mais...

FLORVILLE.

Son amour semblait favoriser le vôtre.

VALSAIN, à part.

Il faut que je l'arrête, ou bien je suis perdu.
(haut.)
Son mari nous écoute, il a tout entendu.

FLORVILLE.

Bon, tant mieux; j'en éprouve une joie infinie.
(A Gercour qui sort du cabinet.)
Eh quoi! vous adoptez la petite manie
De l'inquisition? Ah! mon ancien tuteur,
Un tel incognito pour moi n'est pas flatteur,
Quand...

GERCOUR.

Je vous soupçonnais injustement, Florville.
Je connais votre cœur, et le mien est tranquille:
Pardonnez-moi.

SCÈNE IX.

Mme GERCOUR cachée derrière le paravent, LAFLEUR, VALSAIN, FLORVILLE, GERCOUR.

(Pendant cette scène, Gercour et Florville se font beaucoup d'amitié sur le devant du théâtre, et ont l'air de causer tout bas. Valsain est un peu interdit derrière eux.)

LAFLEUR, à Valsain.

Le juif Alexandre.

VALSAIN, bas.

Tais-toi.

LAFLEUR.

Il veut absolument vous parler.

VALSAIN, bas.

Mon effroi
Redouble à chaque instant. Que résoudre? Que faire?
Mais, si je laisse ici Gercour avec mon frère...

(Haut.)

Il faut les éloigner. Pardonnez, s'il vous plaît.
Quelqu'un voudrait ici me parler en secret.

FLORVILLE.

Eh! qu'il repasse, ou bien qu'on lui dise d'attendre.

LAFLEUR, à Valsain.

Toute votre fortune en dépend, à l'entendre.
Votre honneur même...

VALSAIN, bas.

(Avec force.)

O ciel! ma réputation!

(Bas, à Gercour.) (Haut.)

Du secret... Je reviens dans deux minutes.

FLORVILLE.

Bon.

VALSAIN, à part, en sortant.

Que ma position est pénible et cruelle!

SCÈNE X.

Mme GERCOUR cachée derrière le paravent, FLORVILLE, GERCOUR.

GERCOUR.

Ma foi, profitons-en, l'occasion est belle.

(A part.)

Aussi-bien je commence à revenir un peu,
De mon très-grand respect pour le sage neveu.
Je ne sais quoi de faux... Le plus déraisonnable
Pourrait bien être aussi le plus recommandable.

(Haut.)

Florville, à vos dépens j'ai voulu m'amuser;
Si vous me promettiez, là, de ne point jaser,
Aux dépens de Valsain ici nous pourrions rire.
Mais votre étourderie...

FLORVILLE.

FLORVILLE.

Allez-vous vous dédire?
Je vous promets...

GERCOUR, à part.

Il faut que je lui dise tout.
(Haut, mais à l'oreille.)
Une petite fille...

FLORVILLE.

Est très-fort de mon goût.

GERCOUR.

Peste!

FLORVILLE.

Eh bien?

GERCOUR.

Est cachée ici.

FLORVILLE.

Bon!

GERCOUR, montrant le paravent.

Là derrière.

FLORVILLE, allant vers le paravent.

Cachée!... ah! c'est fort mal de la part de mon frère.
Elle est jolie?

GERCOUR, le retenant.

Elle a sa réputation
A garder.

FLORVILLE.

Oh bien! moi, je suis sa caution.
Si je manquais à voir une fille jolie,
Je me reprocherais cela toute ma vie.
(Il va encore vers le paravent.)

GERCOUR, le retenant.

Je ne permettrai point...

FLORVILLE.

Je me le permettrai.

SCÈNE XI.

Mme. GERCOUR, cachée derrière le paravent; FLORVILLE, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN, entre précipitamment, et veut arrêter Florville.

Florville, voulez-vous?...

FLORVILLE, échappant à Gercour et à Valsain.

Valsain, je la verrai.

(FLORVILLE court au paravent. VALSAIN l'arrête par le bras gauche, tandis que du bras droit Florville ouvre et referme le paravent. GERCOUR, de l'autre côté du théâtre, rit du trouble des deux jeunes gens, et continue pendant toute la scène.)

(A part.) (Haut)

Ciel ! que vois-je ? Sauvons les coupables. Mon frère...

VALSAIN, à part.

Je suis perdu !

FLORVILLE.

Valsain, je ne soupçonnais guère
Que ce fût là l'objet qui vous tînt sous sa loi.
Je dois vous en vouloir. Quoi ! vous me trompiez, moi !

VALSAIN, à Gercour, très-vivement.

Monsieur, ne croyez pas que mon cœur soit coupable.

FLORVILLE, à part.
(Haut.)

Il va se découvrir. Vous êtes fort aimable,
Mon frère, en vérité. Vous perdez la raison;
Mais c'est moi qui me plains de votre trahison,
Lorsque vous m'enlevez en secret ma maîtresse.

GERCOUR.

Votre maîtresse ?

FLORVILLE.

Oh ! c'est une ancienne faiblesse,
Un vieux péché.

GERCOUR.

Tant mieux.

FLORVILLE.

Ne savez-vous pas bien
Que Julie a mon cœur en échange du sien.

GERCOUR.

Nous verrons.

FLORVILLE.

D'aujourd'hui ma réforme est entière.

GERCOUR, à Valsain.

C'était, à vous en croire, une jeune ouvrière,
Valsain ?

FLORVILLE, l'interrompant.

C'est cela même; eh ! oui, c'est un enfant.

GERCOUR, riant.

La rencontre est unique.

FLORVILLE.

Oh ! rien n'est plus plaisant.

GERCOUR, faisant un pas vers le paravent.

J'aurais pourtant voulu la voir et la connaître.

FLORVILLE, l'arrêtant.

Quand je suis généreux, tout le monde doit l'être.
Imitez-moi.

(Il lui fait signe de sortir.)

VALSAIN, à part.

Mon frère, en honneur, est charmant.

FLORVILLE.

Sortons.

GERCOUR.

Oui; descendons dans mon appartement.
Ma femme...

FLORVILLE.

Elle est sans doute encore chez Mélise.
Qu'y ferions-nous ? montez chez moi, que je vous lise
Un superbe projet de réformation
Qu'on a fait, je suppose, à mon intention.
J'en ignore l'auteur, mais son plan est fort sage ;
J'en ai déjà bien lu...

GERCOUR.

La moitié ?

FLORVILLE.

D'une page.
Mais je le finirai, je m'en fais un devoir.

GERCOUR.

Remettons à demain.

FLORVILLE.

Non, je le rends ce soir;
Et je veux l'achever.

GERCOUR.

Soit. Je veux bien vous suivre.

(A Valsain.)

D'un témoin importun, Valsain, je vous délivre. (1)

(Il sort avec Florville.)

(1) Il manque ici deux vers masculins.

SCÈNE XII.

Mme. GERCOUR, VALSAIN.

VALSAIN, ouvrant le paravent.

Nous sommes seuls, madame.

Mme. GERCOUR, sortant de derrière le paravent, et respirant à peine.

O ciel! quelle surprise!

VALSAIN.

Rassurez-vous.

Mme. GERCOUR.

Combien je me suis compromise!

VALSAIN.

Votre époux ne sait rien.

Mme. GERCOUR.

Il le saura.

VALSAIN.

Comment,
Lorsque je vous adore et vous fais le serment?...

Mme. GERCOUR.

Conservez-vous l'espoir de me séduire encore?

VALSAIN.

Non. Mais pour votre honneur, que votre époux ignore...

Mme. GERCOUR.

Malheureux! Son repos m'en fait seul un devoir.

VALSAIN, la laissant sortir.

Votre indiscrétion ferait son désespoir.

SCÈNE XIII.

VALSAIN, seul.

A peine je respire, et quand je considère
A quel affreux danger je viens de me soustraire...
Quelle terrible école! heureusement pour mo
Que son propre intérêt, l'honneur lui fait l
De garder sur ceci le plus profond silenc

Puis n'aurait-elle pas à craindre la vengeance
(Reprenant de la confiance.)
De son époux! C'est moi, dans cette occasion,
Qui tiens entre mes mains sa réputation ;
Et c'est elle, elle-même, oui, grâce à sa folie,
Qui pressera Gercour de m'accorder Julie.
Allons, et prévenant l'effet du repentir,
Gardons de lui laisser le temps de réfléchir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le même salon qu'au premier acte.)

SCÈNE I.

Mme. GERCOUR, seule.

Cet aveu peut me nuire et faire mon malheur.
N'importe, à mon époux il faut ouvrir mon cœur?
Il faut que de mes torts sa bonté soit instruite...
Ignorance du monde, où m'avez-vous conduite!...

SCÈNE II.

Mme. GERCOUR, JULIE.

JULIE.

Madame, qu'avez-vous? vous répandez des pleurs.

Mme. GERCOUR.

Ah! les hommes sont tous d'infâmes séducteurs;
Ma chère; gardez-vous de tomber dans leurs piéges.
Vous ne connaissez pas leurs perfides manéges.
Ils commencent d'abord, les lâches! les cruels!
Par flatter tous nos goûts et les plus criminels.
Ainsi de nos époux ils nous ôtent l'estime,
L'amour, et ce besoin de confiance intime,
Cette douce union des intérêts du cœur,
Sans lesquels ils nous font renoncer au bonheur.
Il n'est qu'un pas de là pour nous pousser au crime.
Notre appui naturel écarté, dans l'abîme
Il leur est trop aisé de nous précipiter;
Et souvent pour la vie il nous faut y rester.

JULIE.

Vous m'effrayez, madame.

Mme. GERCOUR.

Un monstre abominable...
Ah! qu'aisément, Julie, on peut être coupable!
Croyez-moi, que toujours votre meilleur ami
Soit votre époux. On vient.

SCÈNE III.

VALSAIN, Mme. GERCOUR, JULIE.

Mme. GERCOUR.

Quoi! c'est encore lui! (1)
Fuyons-le.

(Elle sort avec Julie.)

VALSAIN.

Demeurez, madame...

SCÈNE IV.

VALSAIN, seul.

Elle me fuit.
De sa frayeur encore elle n'est pas remise.
Elle n'aura pas eu sans doute la sottise
D'aller dire à Gercour... Mais Julie était là.
Toutes deux me paraissaient confuses. Me voilà
Dans un bel embarras. J'ai fait ma cour à l'une
Afin d'épouser l'autre, ou plutôt sa fortune.
Mes projets ne vont pas au gré de mon désir.
Tôt ou tard à la fin je crains de me trahir.
Ma réputation à conserver exige
Tant de détours divers, à tant de soins m'oblige...

SCÈNE V.

VALSAIN, SUDMER, MARTON.

VALSAIN, apercevant Sudmer conduit par Marton.

Ciel! ne serait-ce pas mon vieillard de tantôt?
Où vient-il me trouver? Restons, puisqu'il le faut.

SUDMER.

Mille pardons, monsieur, si je vous importune;
Il en faut accuser ma mauvaise fortune.
Je suis déjà venu.

VALSAIN.

Je n'avais pas le temps...

(1) Il manque ici deux vers féminins et un masculin.

J'avais du monde alors... ce cruel contre-temps...
Vous êtes?...

SUDMER.

Lisimon, parent de votre mère;
Et j'étais fort aimé de monsieur votre père.

VALSAIN.

Marton, donnez un siége à monsieur Lisimon.

(MARTON approche un siége, et sort.)

SCÈNE VI.

VALSAIN, SUDMER.

SUDMER.

Monsieur, je puis fort bien parler debout.

VALSAIN.

Non, non.
Je ne souffrirai pas qu'un parent de ma mère...

SUDMER, à part.

Plus cérémonieux, mais moins franc que son frère.

VALSAIN.

Vous avez en effet quelques-uns de ses traits.
Étiez-vous à ma mère allié de fort près?

SUDMER.

Mon oncle était son père.

VALSAIN.

Eh mais! cette alliance...
Je suis charmé de faire avec vous connaissance.

SUDMER.

Un grand malheur...

VALSAIN.

Qui, vous! Tout homme malheureux
A des droits au crédit...

SUDMER.

L'hiver est rigoureux.
Le crédit est si lent, ma misère si grande,
Que toute ma famille à vous se recommande.

VALSAIN.

Eh mais! votre famille est la mienne, je doi...

SUDMER.

Si vos bienfaits, monsieur, pouvaient...

VALSAIN.



VALSAIN.

Appelez-moi
Votre cousin.

SUDMER.

Qui, moi!

VALSAIN.

Votre cousin, vous dis-je.

SUDMER.

Ah! cette liberté...

VALSAIN.

Me plaît, et je l'exige.
Quoi! parce que je tiens un état plus brillant,
Je rougirais d'avoir en vous un bon parent?
Ah! ne vous laissez pas tromper à l'apparence,
Le luxe est rarement une preuve d'aisance.
Nous payons en tribut à la société
Un vain extérieur, un éclat emprunté.
Vous le dirai-je enfin? votre cousin lui-même
Se trouve en ce moment dans un besoin extrême.

SUDMER.

Si votre oncle Sudmer était du moins ici,
Je pourrais me flatter de l'avoir pour ami.

VALSAIN.

Je le désirerais. Il est riche, et je pense
Qu'il viendrait au secours d'une honnête indigence.
Ne pouvant vous servir autrement aujourd'hui,
Vous ne manqueriez pas d'avocat près de lui.

SUDMER.

Cependant je croyais que par sa bienfaisance,
Vous pouviez me donner du moins quelque assistance.

VALSAIN.

Voilà ce qui vous trompe. Ah! mon cher Lisimon,
L'avarice a partout répandu son poison.
Le bruit court que je dois beaucoup à ses largesses;
Mais si je n'avais eu jamais d'autres richesses,
Aurais-je eu si souvent le plaisir d'obliger?

SUDMER.

On disait que depuis qu'il est chez l'étranger,
Vous en aviez reçu...

VALSAIN.

Mille et mille promesses.

SUDMER.

Non, non, de bons billets.

VALSAIN.

Si vous parlez d'espèces,
Sa conduite envers moi ne lui fait pas d'honneur.
Mais dans peu, nous aurons peut-être le malheur
(Et ce serait pour vous un bonheur véritable)
De perdre pour jamais cet oncle respectable.

SUDMER.

Comment donc?

VALSAIN.

Le climat très-mal sain, m'écrit-on,
A très-fort dérangé sa constitution.
D'ailleurs, ayant du temps accumulé l'injure,
Il doit payer bientôt sa dette à la nature.
Et moi, qui suis pour lui plus un fils qu'un neveu,
Pour vous combler de biens, j'espère que dans peu...

SUDMER.

Dans peu! mais cependant...

VALSAIN.

Oui, oui, prenez courage.

SUDMER.

Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.

VALSAIN.

Il est plus vieux que vous.

SUDMER.

Il n'a pas soixante ans,
Et je pourrais attendre encore fort long-temps.

VALSAIN.

Vous voudriez sa mort aujourd'hui, tout à l'heure.

SUDMER.

Vous me connaissez mal. Qui, moi! vouloir qu'il meure!
Et d'ailleurs que feraient mes vœux à son destin?
Et de corps et d'esprit on sait qu'il est bien sain.

VALSAIN, *un peu impatienté.*

Faut-il vous répéter mille fois le contraire!
Le fils de son gérant, par le dernier corsaire,
Nous mande que ses traits sont changés à tel point
Que même ses parens ne le remettent point.

SUDMER.

Quoi! même ses parens!... Et cela vous prépare
Sans doute des chagrins?

VALSAIN.

Les plus vifs... Un avare,
Convenez-en pourtant, n'est bon qu'après sa mort.
L'héritier bienfaisant court au cher coffre-fort
Avec empressement, l'ouvre, et sur l'indigence
Fait par mille canaux refluer l'abondance.
Une fois possesseur du fortuné trésor,
Croyez...

SUDMER, à part.

(Haut.)

Le scélérat! Monsieur...

VALSAIN.

Eh bien, encor?
Dites donc mon cousin.

SUDMER.

Ah!

VALSAIN.

Vous pouvez me croire,
De vous nommer ainsi je me fais une gloire.
L'homme qui voit le pauvre accablé de malheurs,
Et ne peut lui donner que d'inutiles pleurs,
Est, surtout quand ils sont unis par la nature,
Des deux le plus à plaindre. En honneur, je vous jure,
Vous m'avez affecté jusques au fond du cœur:
Peut-être plus que vous je sens votre malheur.

(Le reconduisant.)

Adieu, cher Lisimon; comptez sur mes services;
Je suis entièrement à vous.

SUDMER, à part.

Que d'artifices!

(Haut.)

Quel que soit le malheur de ma position,
Je suis reconnaissant de votre intention.

VALSAIN.

J'espère bien dans peu faire votre fortune.

(Sudmer sort.)

SCÈNE VII.

VALSAIN, seul.

La bonne renommée est souvent importune.
Sitôt que l'on vous croit sensible, généreux...

SCÈNE VIII.

VALSAIN, MARTON.

MARTON.

Monsieur, vous allez être au comble de vos vœux;
Votre oncle est de retour.

VALSAIN, à part.

(Haut.)

Ciel! Ma reconnaissance,
Pour éclater l'attend avec impatience.
Je vais...

MARTON.

Il va venir ici lui-même.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VALSAIN, seul.

Sur ses pas,
Si madame Gercour... Cela ne se peut pas.
Puis mon oncle est garçon : ce petit stratagème,
Le premier, j'en suis sûr, il en rirait lui-même.
Je ne dois de le craindre avoir nulle raison.

SCÈNE X.

VALSAIN; SUDMER, toujours pris pour Lisimon.

VALSAIN, impatienté de le revoir.

Eh quoi! c'est encor vous! mais, mon cher Lisimon,
Je vous ai déjà dit qu'il était inutile...

SUDMER.

On m'a dit avoir vu votre oncle dans la ville,

Monsieur; et je venais vous prier aujourd'hui
De vouloir me servir d'avocat près de lui.

VALSAIN, vivement, et voulant le reconduire.

C'est mon intention de remplir ma promesse,
Et vous n'en doutez pas; mais, je vous le confesse,
Je crois qu'il serait mieux, avant de vous montrer,
Que sur tous vos besoins je pusse l'éclairer.
Il est sensible et bon. Je vous réponds d'avance
Que je...

SUDMER.

Mais paraissant moi-même en sa présence,
Ma situation ne ferait qu'ajouter
A ce que la pitié peut pour moi vous dicter.

VALSAIN.

Sortez, si vous voulez que pour vous je m'emploie.

SUDMER.

Très-positivement il faut que je le voie.

VALSAIN, avec colère.

Très-positivement vous ne le verrez pas.
(Il appelle.)
Lafleur!

SCÈNE XI.

VALSAIN, FLORVILLE, SUDMER.

FLORVILLE.

Eh! qui peut donc causer tant de débats?
(A Sudmer.) (A Valsain.)
Pourquoi se quereller? Quoi! c'est vous! Ah! mon frère,
Ne le rudoyez pas; je l'aime et le révère.
Si vous avez besoin d'emprunter de l'argent,
Vous paîrez l'intérêt...

SUDMER.

Plus de mille pour cent.

FLORVILLE à Valsain.

Vous voyez : ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

VALSAIN.

J'attends ici mon oncle.

FLORVILLE.

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'il était arrivé. J'accours en ce moment...

VALSAIN.

Et monsieur Lisimon s'obstine insolemment...

FLORVILLE.

Qui?

VALSAIN, montrant Sudmer.

Monsieur que voilà.

FLORVILLE.

Je ne puis vous comprendre.

VALSAIN.

Cet homme est Lisimon.

FLORVILLE.

Cet homme est Alexandre.

VALSAIN.

Cet homme, je vous dis, s'appelle Lisimon.

FLORVILLE.

Je vous dis qu'il s'appelle Alexandre.

VALSAIN.

Non, non.

C'est un de nos cousins, un parent de ma mère.

FLORVILLE.

C'est un Juif.

VALSAIN.

(A Sudmer.)

Ah! je vois ce que c'est. Téméraire!

Vous veniez m'abuser ici sous un faux nom,
Et mettre mon bon cœur à contribution.
Sortez, éloignez-vous, faussaire abominable.

FLORVILLE, à Sudmer.

Alexandre, mon cher, allons, soyez traitable.
Je conviens qu'avec moi vous avez bien agi;
Mais sans délai, pourtant, il faut sortir d'ici.

VALSAIN.

Votre douceur, mon frère, à rester l'encourage.

FLORVILLE.

Vous nous perdez, vous dis-je, en restant davantage.
Mon oncle quelque temps doit encore ignorer...

VALSAIN, en colère.

Si vous ne voulez pas, mon cher, vous retirer,
Redoutez mon courroux : je ne suis plus le maître...

FLORVILLE, avec douceur.

Allons, retirez-vous.

VALSAIN, avec fureur.

Retire-toi donc, traître!

(Tous deux le poursuivent dehors.)

SCÈNE XII.

FLORVILLE, GERÇOUR, SUDMER, VALSAIN.

GERCOUR.

Restez, mon cher Sudmer.

VALSAIN.

Sudmer!

FLORVILLE.

Mon oncle!

VALSAIN.

O ciel!

Je suis perdu.

FLORVILLE.

Le tour est-il assez cruel?

SUDMER, quittant son déguisement, et se faisant reconnaître.

Ah! çà, messieurs, pardon si je vous importune.
Avant de partager avec vous ma fortune,
Sous des noms supposés vous restant inconnu,
J'ai voulu vous connaître, et j'y suis parvenu.
Grâce au ciel, mes bienfaits, dont je fus trop prodigue,
N'alimenteront plus le mensonge, l'intrigue,
L'avarice, l'usure, et l'adultère affreux.

(A Valsain.)

Vous m'avez entendu?

VALSAIN.

Mon oncle!

SUDMER.

Malheureux!

Oseras-tu nier?...

VALSAIN.

Toute action infâme!...
Qui, moi! de mon ami, moi, corrompre la femme!
Je serais à ce point un détestable ingrat,
Un sacrilége, un traître, un monstre, un scélérat!

SUDMER.

Tu t'accuses toi-même en voulant te défendre.

FLORVILLE, à part.

Je n'ai pourtant rien dit. Je ne peux pas comprendre...

GERCOUR.

(Allant ouvrir la porte du fond.)

Finissons ces débats. Mesdames, paraissez.

SCÈNE XIII.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, Mme GERCOUR, GERCOUR, SUDMER, VALSAIN.

VALSAIN, à part, et confondu.

Juste ciel !

GERCOUR, montrant Valsain à Sudmer.

(A Valsain.)

Vous voyez. Eh quoi ! vous pâlissez.

VALSAIN, apercevant Julie, à part.

Toutes deux !

Mme. GERCOUR.

Notre aspect suffit pour vous confondre.

VALSAIN.

Moi !

Mme. GERCOUR.

Vous. Épargnez-vous la peine de répondre.

VALSAIN, à part.

(Haut)

Remettons-nous un peu. Mon frère ici présent
Peut vous dire...

SUDMER.

Je sais qu'il est fort complaisant,
Votre frère ; son cœur, avec beaucoup de vices,
Sait dans l'occasion rendre de bons offices.
Mais comment osez-vous implorer son appui,
Le regarder en face?

VALSAIN.

Eh ! pourquoi non?

SUDMER.

Celui
Dont vous avez causé la ruine totale.

VALSAIN.

VALSAIN.

De mon frère chéri ! moi ! quelle âme infernale ?....

FLORVILLE.

Pour celui là, mon oncle, oh ! non, assurément.
Il n'est pas généreux, j'en conviens franchement;
Mais jamais avec lui je n'ai fait nulle affaire.

SUDMER.

Avec lui, je le crois; mais avec ce corsaire,
Ce juif, cet Alexandre enfin, son prête-nom.

FLORVILLE.

Alexandre ! c'est lui qui de cette maison
M'a fait avoir, je crois, trente-deux mille livres.

SUDMER.

Elle en valait deux cent pour le moins. Et vos livres ?...
Et votre argenterie ? où croyez-vous que soit
Tout cela ?

FLORVILLE.

Chez l'orfèvre et le libraire.

SUDMER.

Soit.
Mais ce même Alexandre est venu tout à l'heure
Me trouver chez Marton.

FLORVILLE.

Chez ?...

SUDMER.

C'était ma demeure,
Messieurs, grâces à vous; il m'a fait l'humble aveu
Qu'il n'était que l'agent de mon sage neveu....

VALSAIN, à part.

Le traître !

SUDMER, tirant des papiers de sa poche.

Et m'a laissé, pour preuves positives,
Ces billets, ces contrats, ces notes instructives,
Dont le traître venait à l'instant de l'armer
Pour poursuivre son frère, et le faire enfermer.

FLORVILLE.

Ne croyez pas cela, mon cher oncle. Je gage....

SUDMER.

Oh ! vous ne savez pas tout ce que peut un sage.
Comme tous ces contrats sont faits sous seings privés,
Comme ils sont bien à moi, les ayant bien payés....

FLORVILLE, avec joie.

Vous les avez payés ?

VALSAIN, à part.

O Ciel ! qu'en va-t-il faire ?

SUDMER, tenant les papiers, et prêt à les déchirer.

De mon autorité....

VALSAIN, voulant les lui arracher.

Quoi ! mon oncle...... j'espère.....
Vous permettriez-vous ?...

SUDMER, les déchirant.

Je les annule ici.

VALSAIN.

Ah! je suis ruiné !

SUDMER.

Tant mieux.

GERCOUR.

Oui, Dieu merci.

SUDMER, à Valsain.

Malheureux ! voilà donc ta sagesse profonde ?
C'est ainsi qu'on se fait estimer dans le monde !
De grands mots, des vertus le grave extérieur,
Et la corruption cachée au fond du cœur.
A mes yeux désormais garde-toi de paraître ;
Dans l'oncle qui t'aimait avant de te connaître,
Sache que tu n'as plus de parent, ni d'ami.

FLORVILLE, à part.

Si la vertu par eux est maltraitée ainsi,
Malheureux que je suis, à quoi dois-je m'attendre ?

VALSAIN.

Mon oncle, dans mon cœur si vous pouviez descendre....

SUDMER, avec force.

Sors.

VALSAIN.

Puisque je ne puis détruire votre erreur,
L'avenir me rendra mes droits sur votre cœur.

(Avec beaucoup d'emphase.)

Tout homme faible assez pour croire à l'apparence.....

SUDMER.

De la morale encor !

VALSAIN.

C'est ma seule vengeance.

(Il sort.)

SCÈNE XIV et dernière.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, SUDMER, Mme GERCOUR, GERCOUR.

SUDMER, se retournant vers Florville.

Quant à ce libertin....

FLORVILLE.

C'est à présent mon tour.

GERCOUR.

Je vous réponds de lui.

MARTON.

Vous le verrez un jour....

SUDMER.

Eh quoi ! regardez-vous comme une peccadille,
La vente....

FLORVILLE.

Chut ! ce sont des secrets de famille.
Oui, mes ayeux sans doute auraient le droit.... mes torts
Sont graves, il est vrai, mais pour ceux qui sont morts....

SUDMER.

(à part.)

Vous riez? Et moi-même il faut bien que j'en rie.

(Haut.)

Quoi, vous osez en faire une plaisanterie !

FLORVILLE.

Je vous jure, mon oncle, et c'est du fond du cœur,
Que si je ne suis point accablé de douleur
En pensant aux excès de ma longue folie,
C'est qu'en votre présence, en celle de Julie,
Mon cœur reconnaissant, ne songeant qu'à jouir,
Est, lorsque je vous vois, tout entier au plaisir.

(Il saute au cou de Sudmer et l'embrasse.)

SUDMER.

Florville, c'est assez. Donne-moi ta main, donne.
(Montrant son cœur.)
Quand on a cela bon, le reste se pardonne.

FLORVILLE.

Mon frère...

SUDMER.

Taisez-vous; qu'on ne m'en parle plus.

FLORVILLE.

Je...

SUDMER.

Vous faites pour lui des efforts superflus.

FLORVILLE.

Il se corrigera.

SUDMER.

Non.

FLORVILLE.

Croyez...

SUDMER.

Non, vous dis-je.

FLORVILLE.

Il est jeune. A son âge encore on se corrige.

SUDMER.

Le méchant quelquefois, l'hypocrite jamais.
Tout mon bien est à vous.

FLORVILLE.

Reprenez vos bienfaits;
Je ne puis accepter...

SUDMER.

Quoi! ce que jevous donne?
Je n'ai jamais volé ni l'état, ni personne;
Prenez garde à cela; ma fortune est à moi.

GERCOUR.

J'approuve ses motifs; et puis d'ailleurs, la loi...

SUDMER.

Je me soumets toujours aux lois de ma patrie.
Eh bien! l'autre moitié, je la donne à Julie.

(A Gercour, en montrant Florville.)

Mon ami, croyez-vous qu'elle veuille de lui?

GERCOUR.

J'en suis sûr.

SUDMER.

Bon, tant mieux. Signons donc aujourd'hui

(A Julie.) (A Gercour.)

Donation, contrat. Ma nièce! Elle balance.

FLORVILLE, à Julie.

Mademoiselle! Eh quoi! vous gardez le silence?

GERCOUR.

N'est-ce pas là parler?

SUDMER.

Bien dit.

JULIE, à Marton.

Chère Marton!

MARTON.

Vous avais-je trompée? il est sensible et bon.

JULIE, à Florville.

Mais je n'accepte pas le bien de votre frère.

FLORVILLE.

Oh! non, vous n'en serez que la dépositaire.

SUDMER.

Tout comme il vous plaira faites votre devoir;
Mais, je vous en préviens, je n'en veux rien savoir.

MARTON, avec emphase, et copiant Valsain.

L'homme qui se repent des erreurs de sa vie...

GERCOUR.

Ne moralise pas, Marton, je t'en supplie,
Ou je me méfierai de toi dorénavant.

SUDMER.

Bien. Mais n'abusons pas de ce raisonnement.
Soit en bien, soit en mal, mon ami, la prudence
Dit qu'il faut rarement juger sur l'apparence.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Les Pièces suivantes, exactement CONFORMES A LA REPRÉSENTATION, se trouvent chez BARBA, Libraire, au Palais-Royal. Leur nombre augmentera de jour en jour, l'intention du libraire étant de continuer ces Éditions, qui seront toujours faites avec le plus grand soin.

TRAGÉDIES.

Andromaque.
Athalie.
Britannicus.
Cid (le).
Cinna.
Coriolan.
Gabrielle de Vergy.
Horaces (les).
Iphigénie en Aulide.
Mahomet.
Manlius-Capitolinus.
Mariamne.
Œdipe.
Othello.
Polyeucte.
Rhadamiste et Zénobie.
Tancrède.
Zaïre.

COMÉDIES.

Barbier de Séville (le).
Chevalier à la mode (le).
Dehors trompeurs (les).
École des femmes (l').
Fausses confidences (les).
Femme jalouse (la).
Femmes savantes (les).
Fourberies de Scapin (les).
Grondeur (le).
Heureuse erreur (l').
Jeu de l'Amour et du Hasard (le).
Mercure galant (le).
Misanthrope (le)
Projets de mariage (les).
Rivaux d'eux-mêmes (les).
Tartuffe (le).
Tartuffe de mœurs (le).
Trois Sultanes (les).

OPÉRAS-COMIQUES.

Deux Jaloux (les).
Diable à quatre (le).
Rêveries renouvel. des Grecs (les).

D'autres sont sous presse.

